

akup

ARBEITEN DES KÖLNER UNIVERSALIEN - PROJEKTS

Nr. 69

KANT, PIAGET et UNITYP

Piergiorgio Quadranti
(Université de Genève)

Entwurf einer operationalen Morphologie

José Luis Iturrioz Leza
Paula Gómez López
Rritákame Ramírez de la Cruz

(Universidad de Guadalajara, México)

Januar 1988

Herausgeber der Reihe:

Prof. Dr. H. Seiler

Institut für Sprachwissenschaft

Universität zu Köln

D - 5000 Köln 41

© bei den Autoren

INHALT

Seite

Piergiorgio Quadranti
KANT, PIAGET et UNITYP

1 - 42

José Luis Iturrioz Leza
Paula Gómez López
Rritákame Ramírez de la Cruz

Entwurf einer operationalen Morphologie 43 - 72

KANT, PIAGET et UNITYP

Commentaire libre de Apprehension. Language, Object, and Order de Hansjakob Seiler.*

Piergiorgio Quadranti
Université de Genève

INTERET: DEPASSEMENT DE L'*adaequatio* .

Le livre de H. Seiler, Apprehension. Language, Object, and Order, présente un grand intérêt même pour un épistémologue ne disposant pas d'une formation de linguiste. A cela il y a au moins deux raisons: en premier lieu Apprehension. Language, Object, and Order étudie la notion d'objet en introduisant la *DIMENSION* de l'*APPREHENSION* et, en deuxième lieu, à travers l'étude des langues elle vise une universalité fonctionnelle de l'activité cognitive.

La notion d'objet est traditionnellement importante pour toute recherche épistémologique et ces dernières années elle a été définitivement liée aux recherches sémantiques (Tugendhat 1976: 48). Apprehension. Language, Object, and Order englobe cet aspect; en effet, le terme de *APPREHENSION* indique l'activité de saisie notionnelle de l'objet telle qu'elle apparaît dans les langues. La structure des

* Seiler, Hansjakob (1986). Apprehension. Language, Object, and Order. Part III: The Universal Dimension of Apprehension. (language Universal Series 1/III. Tübingen : G. Narr X+192 pp). UNITYP est l'indicatif pour l'unité de recherche sur 'les universaux et la typologie des langues sous l'aspect fonctionnel' de l'Université de Cologne. Direction: H. Seiler. Subventionnée par la Deutsche Forschungsgemeinschaft.

langues, mise en évidence dans cette *DIMENSION* de l'*APPREHENSION*, est considérée comme la manifestation (*REPRAESENTATIO*) d'un concept, le *REPRAESENTANDUM*. Dans notre cas, il s'agit du concept d'objet, dont la richesse est détectable par la complexité de la *REPRAESENTATIO* linguistique, qui en met en évidence la nature fonctionnelle. Mais sa nature polymorphe, apparaissant dans les *TECHNIQUES* de la *DIMENSION*, fait que la saisie du réel mise en oeuvre par ce concept ne pourra pas se réduire à une simple perception de l'objet. En développant les recherches de Apprehension. Language, Object, and Order, on pourra dépasser non seulement les conceptions de la sémantique fondées sur la notion d'adéquation (ou de satisfaction), mais aussi celles qui se réclament d'un 'jeu de vérification' (Tugendhat 1976: 265). Ces conceptions, loin de se vider de leur sens, seront intégrées dans un cadre plus général. En effet, la nature même de l'objet dépend, dans sa définition et dans sa saisie, de cette activité. Le dépassement de la notion d'adéquation amène à une reformulation de l'ontologie, que l'ensemble de Apprehension. Language, Object, and Order suggère. Il faudra introduire, à mon avis, une conception constructiviste.

Avec tous les concepts que l'on peut identifier par les *DIMENSIONS* autres que celle de l'*APPREHENSION*, *UNITYP* recherche, d'une façon générale, le *tertium comparationis* universel, susceptible de permettre la traduction (compréhension) d'une langue à une autre. Ce *tertium comparationis* sera alors aussi le contenu d'une théorie épistémologique, car on aura à la fois le domaine conceptuel, *REPRAESENTANDUM*, et la dimension ontologique qui en dépend.

La recherche *UNITYP* est donc particulièrement intéressante pour le philosophe et l'épistémologue,

car elle aborde ainsi les problèmes fondamentaux en sortant des ornières de l'ontologie classique. Il importe donc de suivre la structure de l'argumentation de Apprehension. Language, Object, and Order pour voir quels éléments de réponse elle comporte. De plus, quand on dispose par ailleurs d'une théorie épistémologique, il est également profitable de la confronter avec l'oeuvre de H. Seiler à cause de la richesse empirique que cette dernière synthétise. Cet article sera partagé en deux parties (A et B), dont la première présente la recherche de H. Seiler et la seconde propose un cadre théorique.

A: STRUCTURE DE L'ARGUMENTATION DE APPREHENSION. LANGUAGE, OBJECT, AND ORDER.

Le concept d'objet est bien au centre du livre de H. Seiler.

'APPREHENSION is the universal operational DIMENSION with corresponding subdimensions which explains how language grasps and represents concepts that correspond to objects or items'. (Seiler 1986:9).

Seiler étudie cette notion elle-même en construisant la *FUNCTION* qui permet de passer de la *REPRAESENTATIO* au *REPRAESENTATUM*.

'From the data, we must reconstruct the problem-solving process that leads from the concepts of things to their corresponding linguistic expression. This can be visualized as involving the principled ways or programs of how the representation comes about, along with the repraesentandum, that is,

the concepts themselves.' (Seiler 1986: 10).

La notion d'objet, le *REPRAESENTANDUM*, est étudiée indirectement, par la *REPRAESENTATIO* et en particulier par l'étude des *TECHNIQUES* de la *DIMENSION APPREHENSIO*. La notion de *FUNCTION*, qui relie *REPRAESENTATIO* et *REPRAESENTANDUM*, est donc plus générale que les *TECHNIQUES*. Ma thèse dit que la *FUNCTION* non seulement permet de saisir le concept d'objet, dans le cas qui nous concerne, mais que ce concept d'objet lui-même résulte d'une activité identique à cette saisie. Si ma thèse se confirme, alors une étude linguistique est pertinente pour une théorie ontologique. D'une façon plus précise: la structure de la construction d'un savoir linguistique est isomorphe à la construction de la connaissance du réel. Il faut donc une correspondance entre la structure de la théorie et le domaine étudié (dans notre cas, le concept d'objet). Nous sommes ainsi placés à un niveau métalinguistique. Je crois que tel est bien le niveau visé par Seiler dans Apprehension. Language, Object, and Order. Mais continuons la présentation de la thèse de l'auteur, en définissant les termes utilisés.

Dans le dernier passage cité, il est question de '*problem-solving process*'. Cela dit plusieurs choses. En premier lieu rappelons que le '*process*' est le *REPRAESENTANDUM*, c'est-à-dire le concept. Ici c'est le concept d'objet. IL s'ensuit que le concept d'objet est un processus. Je ne suis pourtant pas fidèle au texte cité, en identifiant concept et '*process*'. Seiler dit que ce '*process*' résout le problème de la traduction du concept dans une langue (*REPRAESENTATIO*). Une telle description admet implicitement une connaissance du concept qui ne passe pas par une langue (ou, plus généralement, par une conduite). Je ne crois pas qu'une telle connaissance puisse exister. Dans ce cas le concept n'a pas d'autre existence que celle du '*process*'. Si

le sujet veut connaître ou avoir conscience du concept (et ici j'anticipe à la fois sur la deuxième partie de l'article et je fais appel à une théorie de la conscience, qui ne sera pas exposée ici), il devra passer par un processus, exactement comme le linguiste, même si sa situation n'est pas identifiable avec celle de ce dernier. Ce sont ces réflexions qui justifient l'infidélité au texte cité.

Deuxièmement le problème consiste à trouver une formulation (*REPRAESENTATIO*) linguistique du processus (le concept). Cela ne se restreint pas à une langue particulière. C'est dire que le '*problem-solving process*' est le *tertium comparationis* ou élément universel permettant à tout sujet à la fois de saisir l'objet, de présenter cette saisie dans une langue, et de traduire d'une langue à une autre. Mon point de contact avec le travail de Seiler se situe donc essentiellement ici. En cela je rejoins Heger (1985), comme je vais en parler dans la partie B.

Avant de continuer, il faut encore se poser la question suivante. S'il s'avère que la structure de la recherche linguistique est isomorphe à la connaissance du réel, étudiée par cette recherche, cela ne nous dit pas encore pourquoi le sujet, doit résoudre le problème de la traduction du concept dans un langage. Cela pourrait être seulement utile, sans être constitutif. Il serait alors concevable que cette traduction puisse avoir une structure à part. Tel ne sera plus le cas si la communication entre dans la connaissance même du réel. Je crois que c'est ce qui se passe. Il faut, à mon avis, avoir une option constructiviste selon laquelle le niveau de connaissance 'objective', que tout travail scientifique présuppose, n'est atteignable qu'en construisant une intersubjectivité au moyen justement de la communication. En cela, je ne fais que reprendre la notion d'objet de l'adulte choisie comme point de repère par Piaget (1977a:12). J'y reviendrai

à la fin dans 'langue et conscience'. Mais continuons avec l'argumentation de Apprehension. Language, Object, and Order.

Le *tertium comparationis*, recherché par UNITYP, est étudié à partir d'un ensemble de données présentées dans les langues naturelles, et qu'il s'agit d'identifier. Le terme général de *DIMENSION* a été choisi.

'The *DIMENSION* represents the highest ranking program'. (Seiler 1986: 149, 5.3)

Comment reconnaître une *DIMENSION* ?

'It has the form of a continuum, with positions which, in principle, can be chosen as alternative options.' (ibidem).

Q'est-ce qu'un *CONTINUUM*? Seiler (1986:152 5.4) propose six critères pour définir un *CONTINUUM*. Nous croyons pouvoir considérer les critères 2.1 et 2.2, que nous allons citer, comme constituant la définition.

'2.1. A continuum represents a parameter encompassing two complementary properties forming two converse gradients, ...'

'2.2. For each gradient, the position of the continuum designates differences; but the contrastive aspect remains constant from one position to another.' (Seiler 1986: 152)

Donc la notion de *CONTINUUM* est identifiée par la présence de deux paramètres d'intensité variable, mais dont la somme est constante. Pour pouvoir affirmer cela, il faut pouvoir détecter, pour chaque degré d'un des paramètres, la présence simultanée de l'autre avec le degré complémentaire.

Les deux paramètres sont appelés *FUNCTIONAL PRINCIPLES*, par un choix terminologique qui indique l'aspect opérationnel étudié constamment par UNITYP (Seiler 1986:24).

La *DIMENSION* étudiée est celle de l'*APPREHENSION*, c'est à dire celle de la saisie de l'objet. Seiler peut identifier deux *FUNCTIONAL PRINCIPLES*, qui reprennent des notions aristotéliciennes. Ce sont *INDICATIVITY* et *PREDICATIVITY*.

'Indicativity vs. predicativity': 'Predication implies quality ('such', τοίονδε) and distinguishable classes ('of which kind?') and generality. Indication implies pointing ('this', τόδε) and quantity ('so-much', ποσό) and definite location at a place ('where?', ποῦ) and at a time (now', νῦν').' (Seiler 1986: 17)

Ces deux aspects doivent donc avoir un gradient opposé pour constituer une *DIMENSION*. Chaque combinaison des valeurs de ces deux *FUNCTIONAL PRINCIPLES* (à somme constante) est appelée une *TECHNIQUE*.

La *PREDICATIVITY* correspond à une *RELATIONALITY*. Comment peut-on reconnaître un tel caractère? *'By this we meant a relational element, basically a relational noun opening argument places to be saturated.'* (Seiler 1986:145)

Cette présentation peut être légèrement transformée, en supprimant le mot *'relational'*, de façon à éliminer l'apparence de circularité. Le critère est donc la présence de la saturation.

Il est possible de 'mesurer' l'intensité relative de la *RELATIONALITY* et de la *PREDICATIVITY*. Les *TECHNIQUES* présentent alors différents 'degrés' de *PREDICATIVITY*, ce qui permet de les ordonner. (Seiler 1986:146, Tableau J). Remarquons que la *PREDICATIVITY* est surtout d'ordre syntaxique (*SYNTACTICAL*). (Seiler 1986: 146)

L'autre *FUNCTIONAL PRINCIPLE* est par contre reconnaissable par l'aspect déictique. C'est dire qu'il n'aura pas un aspect syntaxique. Il apparaîtra

donc dans les 'accords'. Au niveau le plus élevé, même ces manifestations seront absentes, pour céder la place à une activité métalinguistique, qui n'est pas une élaboration à partir d'éléments de la langue (comme la nominalisation d'un prédicat), mais qui introduit quelque chose dans la langue. C'est la caractéristique de la *NAMEGIVING*. En réalisant une cérémonie de baptême, pour introduire une nouvelle constante (le nom) dans la langue, le locuteur fait plus que d'utiliser une langue.

'It is meant in the sense that speakers do something (actionality) both with regard to the object and with regard to linguistic expression (metalinguistic operation), and that this doing contributes to the APPREHENSION of the object.' (Seiler 1986: 147)

Il y donc un aspect pragmatique essentiel (*PRAGMATICITY*).

Les différents critères qui permettent de détecter la présence des deux *FUNCTIONAL PRINCIPLES*, par les variations de leur présence, permettent d'ordonner les *TECHNIQUES*. Ce double ordre satisfait l'exigence du *CONTINUUM*.

On peut donc résumer cela par

$$A = I_x + P_{(n+1)-x} \quad (\text{Seiler 1986: 148})$$

où A est la constante, I_x est l''intensité' du paramètre *INDICATIVITY* pour la *TECHNIQUE* x , $P_{(n+1)-x}$ est l''intensité' de la *PREDICATIVITY* pour la même *TECHNIQUE* et n est le nombre de *TECHNIQUES*.

Chaque *TECHNIQUE*, c'est-à-dire chaque combinaison de *PREDICATIVITY* et de *INDICATIVITY*, peut être analysée encore plus finement dans ses *sub-programs* ou *OPERATIONAL TRAITS*. J'en dirai quelques mots, mais en fonction du cadre général, qu'il convient donc de développer.

Les différentes notions introduites jusqu'ici constituent la *REPRAESENTATIO*. Comme déjà dit, Seiler lui associe le concept ou *REPRAESENTANDUM*. Les deux pôles sont reliés par une *FUNCTION*, que l'on peut parcourir dans les deux sens. Celui qui va de la *REPRAESENTATIO* au *REPRAESENTANDUM* est appelé *INDUCTION*, le sens contraire est appelé *DEDUCTION*. L'*INDUCTION* semble donc posséder les caractères de la généralisation ou abstraction effectuée à partir de données connues à posteriori. La *DEDUCTION* a par contre un caractère apriorique, étant donné que le point de départ (le *REPRAESENTANDUM*) précède sa *REPRAESENTATIO* dans la langue.

"The functional side, in turn, has two aspects: one deductive or aprioristic, and the other inductive." (Seiler 1986:142)

Dans la *DIMENSION* étudiée dans Apprehension. Language, Object, and Order, on peut dire:

"Aprioristically speaking, the function consists in "apprehending the object", i.e. in representing the concept of an object by means of language. Inductively speaking, the function of *APPREHENSIO* is the common denominator to all the linguistic structures - including both the forms and their meaning - pertaining to all the techniques that we have studied." (Seiler 1986: 142)

Ici se trouve le point central. Je ne me pose pas de questions sur la constitution du dossier des données empiriques. Mon intérêt se porte sur la nature des deux sens de la *FUNCTION*. Est-ce bien la même flèche parcourue d'une façon symétrique dans un sens ou dans l'autre, ou bien s'agit-il de deux flèches différentes, possédant des domaines de départ et d'arrivée (codomaines) différents? S'il s'agit de deux flèches différentes (et telle est mon opinion), alors elles ne peuvent pas être considérées l'une comme une simple abstraction ou généralisation et

l'autre comme une déduction ou particularisation (application). J'y reviendrai plus bas. Disons-le d'emblée: l'*INDUCTION*, effectuée par le linguiste, constitue pour moi l'introduction d'entités nouvelles ou augmentation de l'ontologie, et la *DEDUCTION* ne peut être qu'une construction à partir de présupposés aprioriques. C'est ainsi que cette dernière peut être considérée comme une explication. L'*INDUCTION* doit partir de données, car l'introduction de nouvelles entités (ici les concepts ou *REPRAESENTANDUM*) doit se faire en fonction de ce qui existe. C'est en cela qu'elle ressemble à une abstraction. Dans Apprehension. Language, Object, and Order nous trouvons une structuration de données empiriques. Nous pouvons les lire comme étant le point de départ d'une abstraction ou comme étant la justification de l'introduction de nouvelles entités, les *REPRAESENTANDA* ou concepts. Les deux aspects sont présents. Par contre l'aspect déductif est moins développé, ce qui signifie qu'il y a encore une recherche du cadre théorique, qui puisse permettre de reconstruire le '*problem-solving process*'.

Une structure générale possible pour une telle théorie générale sera proposée plus bas. Il importe maintenant de voir comment Seiler propose l'*INDUCTION*.

LA JUSTIFICATION EMPIRIQUE DE L'*INDUCTION* DANS -APPREHENSION. LANGUAGE, OBJECT, AND ORDER.

Une justification empirique doit couvrir tous les aspects. Seiler pousse son analyse jusque dans les *sub-programs* (Seiler 1986:150) qui apparaissent dans chaque *TECHNIQUE*, en couvrant ainsi tous les paramètres qui présentent une variabilité. Commençons par les éléments les plus emboîtés.

Les *subprograms* sont des *OPERATIONAL TRAITS* ou *DYNAMIC-TRAITS*. Dans la *TECHNIQUE ABSTRACTION* on trouve par exemple *NOMINALISATION*, *SATURATION*, *QUANTIFICATION*, *REFERENCING*, *INTERACTION WITH THE CLAUSE PREDICATE*.

Un jeu de critères est introduit pour caractériser les *TECHNIQUES* de cette *DIMENSION*. Je crois pourtant que la définition de ces critères est obtenue par un procédé abstraitif classique. C'est dire qu'ils ne sont obtenus ni par *INDUCTION* (comme je veux comprendre ce terme) ni par *DEDUCTION*, mais par isolation de critères communs. Cette abstraction est proche de l'induction dans le sens du passage du particulier à l'universel.

Ces critères sont :

'*Systematic interaction with quantification...*
...systematic interaction with referencing...
...systematic interaction with the predicate of the clause...' (Seiler 1986:142 5.1.1, 5.1.2, 5.1 3)

L'affirmation qu'il s'agit ici d'une abstraction se fonde sur le fait que des hypothèses sont bien avancées sur ce que serait censé correspondre à ces critères au niveau du concept (*REPRAESENTANDUM*). Elles ne sont pourtant pas structurées dans un processus qui deviendrait ainsi explicatif, mais se contentent d'établir un lien de filiation, remontant jusqu'à l'antiquité.

'*It is easy to see how the intersection according to these three criteria constitutes 'the thing' as reflected in language in the sense of many grammatical theories since antiquity: 'the thing' as that which is quantifiable, which can be referenced, and which is in relation to the predicate.*'

Cela montre *a negativo* que la différence entre une abstraction et une *INDUCTION* consiste dans une affirmation supplémentaire, qui dépasse la structuration abstraite des données. Il est vrai

que cette structuration n'est pas franchement dépassée, dans l'ensemble de Apprehension. Language, Obejct, and Order, par une affirmation sur les concepts, ce qui se manifeste par l'absence de la *DEDUCTION*. Mais tout le contexte vise un tel débordement considéré comme pouvant fournir le *tertium comparationis*. Une présentation même rapide de quelque *TECHNIQUE* permettra de mieux argumenter, et de voir s'il y a lieu de postuler une augmentation de l'ontologie à côté de l'activité abstractive traditionnelle.

La technique de l' *ABSTRACTION*.

On la reconnaît par nominalisation d'un prédicat. Un prédicat est reconnu par la présence de la saturation, ce que l'on peut reconnaître par des critères syntaxiques. (complètement ? certainement pas)

Le nominalisé a sa propre saturation, qui consitue une individualisation.

' (2) (i) *Die Zerstörung Karthagos durch die Römer im Jahre 146 v. Chr. ...*' (Seiler 1986: 30).

Nous avons ainsi les deux *FUNCTIONAL PRINCIPLES*, car le prédicat comporte une *PREDICATIVITY* ou *RELATIONALITY* et nous avons aussi l'*INDICATIVITY* par l'individualisation. La flexion (singulier/pluriel) détecte la *QUANTIFICATION* (un des *subprograms*). Ici on peut voir l'interaction mise en évidence dans le critère cité plus haut. (Seiler 1986:142, 5.1.1):

'*The plural of the abstract noun may, in an indirect way, point out the plurality of argument; in our case it is perhaps the unspecified and non-obligatory argument for 'time'; but it may just as well refer to plurality of the patient argument (Verbraucher), explicitly mentioned in the expression with the abstract noun in the singular.*' (Seiler 1986: 35)

Je crois pouvoir dire que l'interaction peut être détectée par la constatation d'une restriction dans les combinaisons possibles.

La *DEFINITENESS* (Seiler 1986: 37) est le critère permettant d'identifier le *REFERENCING*. Nous avons ici l'aspect d'*INDICATIVITY*. Visuellement nous avons - en allemand - des termes tels que 'die', 'eine' etc. A nouveau, les restrictions révèlent le présence d'un critère, à savoir le deuxième critère cité plus haut (Seiler 1986:142, 5.1.2) Les exemples (25), (26), (27), (29) cités par Seiler (1986: 37) le montrent.

'Abstract nouns with zero article occur in definitional statements of the type :

(20) = (2) (iii) *Zerstörung ist eine Tätigkeit und zugleich ein Resultat'*

"Destruction is an activity, and at the same time a result"

De même

'Abstract nouns with an indefinite article can be (+ specific) or (- specific) :

(25) *Es handelt sich um eine Beleidigung'*

"It is a matter of a (specific or non-specific) insult".

Mais

'It does not seem that they can acquire a generic meaning :

(26) *Was ist eine Beleidigung ?'*

"What is a (case of) insult? "

De même

'Abstract nouns with a definite article also seem to be reluctant to be interpreted generically :

(27) *Die Zerstörung ist eine Tätigkeit..'*

"(The) destruction is an activity.." (Seiler 1986: 37 et 38)

Il y a interaction aussi avec le verbe principal, comme il est dit dans le troisième critère cité plus haut (Seiler 1986:142, 5.1.3). En effet, si on a la généralisation alors le terme abstrait n'est que sujet. (Seiler 1986: 39)

Passons à la deuxième *TECHNIQUE*:

La technique de la *COLLECTION*.

Dans cette *TECHNIQUE*, la *RELATIONALITY* est reconnaissable à la présence de noms collectivisants. (Comment sait-on qu'un nom est collectivisant? Probablement par la présence de saturation. Est-ce que la saturation est détectable uniquement par des critères syntaxiques?

Il y a deux manières de collectionner : l'associative et la dissociative. La première est centrée sur l'ensemble et son *'end state is a collective expression (as in group of students, pair of shoes, bunch of carrots)'*. (Seiler 1986: 44) L'autre est centrée sur les éléments: *'the end state is the expression of an individual set (one or more individuals) as plotted against the corresponding collection (as in head of cattle, member of family)'* Nous ne voulons pas entrer davantage dans les détails. Nous dirons seulement quelques mots sur les critères cités plus haut. (Seiler 1986:142, 5.1.1-5.1.3) La satisfaction du premier critère est détectable par exemple par le fait que *'In the less explicit expressions of associative COLLECTION, specifically the derivatives, countability and pluralization are only partly acceptable, preferably in those instances where the formal relation between basis and derivative follows a regular pattern.'* (Seiler 1986: 56, souligné par nous)

En ce qui concerne le *REFERENCING* (c'est-à-dire le critère 5.1.2 introduit par Seiler (1986:142) et que nous avons cité plus haut) on peut lire par exemple que *'Dissociative constructions (word groups) are*

even less open to definitization ... (Seiler 1986:57) On lit aussi '*COLLECTION may be marked on the verb exclusively (Navajo). The verb, being relational as such, carries in addition the entire functional load of marking the relation between an individual participant and a collection of participants. ... Intermediate stages are presented by ... German with selection restrictions with regard to so-called verba pluralia tantum.*' (Seiler 1986:58, souligné par nous). Si on passe à la

technique suivante, MASS MESURE, on retrouve le paramètre *PREDICATIVITY* car '*a quantum is taken out of the quale and is delimited*'. De plus on trouve des noms différents pour la mesure selon la différence des caractères de ce qui est mesuré. Nous sautons à la dernière

technique, NAMEGIVING.

Ses *OPERATIONAL TRAITS* sont: 1 *Direct linking name-object*, 2 *Individualisation*, 3 *Metalinguistic predication*, 4 *Generalisation and class formation*, 5 *Constancy of the object*. (Seiler 1986: 128/9)

En reprenant dans l'ordre, on peut dire qu'il n'y a presque pas de *RELATIONALITY*, et cela se voit à l'absence de saturation. Nous sommes dans une situation performative et déictique. Il faut remarquer ici l'appel à une activité qui dépasse la simple énonciation.

Le trait le plus caractéristique est l'individualisation. Ici le linguiste doit considérer non seulement la langue mais aussi le locuteur. Cela nous ramène au point suivant.

Le locuteur fait plus que d'énoncer des phrases. Il fixe la sémantique de certaines constantes, en les introduisant dans la langue. Il ne

s'agit pas de métalangue, car nous n'avons pas une langue qui parle d'une autre, mais bien d'une action sur une langue, d'où le terme 'metalinguistique'.

On retrouve encore de traces du *FUNCTIONAL PRINCIPLE PREDICATIVITY*. En effet, on forme des classes avec les individus qui portent le même nom et les noms des personnes sont différents des noms des choses.

La permanence de l'objet est connectée avec l'*AGREEMENT* en genre et nombre. C'est par ce moyen qu'elle se manifeste. Il est fait allusion aux travaux de J. Piaget sur la permanence de l'objet (Seiler 1986: 18). Nous remarquons pourtant qu'il s'agit plus de la permanence du choix de la référence que de la permanence de l'objet lui-même.

On pourrait croire qu'ici nous n'avons pas une induction à partir de la langue, c'est-à-dire que les affirmations ne seraient plus justifiées par des données linguistiques. Pourtant il y a des éléments qui permettent de parler d'induction, par exemple le retour du nom du grand-père pour le petit-fils. Evidemment, ces traits ne sont pas simplement lisibles dans la langue, mais exigent des connaissances extérieures. "*The underlying idea was, presumably, that the child embodies the father of the father.*" (Seiler 1986: 132)

De même le caractère relationnel se manifeste aussi dans l'origine des noms. Et cela n'est pas seulement constaté par le pragmaticien.

Il y a aussi un aspect syntaxique de la référence par la présence des articles indéfinis ou définis. Leur usage peut indiquer mépris ("*der Müller*") ou valorisation ("*die Callas*"). (Seiler 1986:134) Ici il faut faire encore référence à autre chose que la langue.

On a aussi les trois critères cités plus haut (Seiler 1986: 142), comme par exemple l'*Interaction*

with the predicate': on peut avoir un nom propre ou un appellatif comme deuxième argument de *heissen*. Mais en allemand, si on a un nom propre, alors le sujet doit être un terme individualisé.

ABSTRACTION OU ELARGISSEMENT DE L'ONTOLOGIE ?

Nous avons déjà présenté plus haut nos options. Il s'agit maintenant de saisir la nature de l'*INDUCTION*.

La base empirique est considérable. Je ne suis pas à même de porter un jugement, mais je ne vois pas de raisons pour la critiquer.

Seiler parle des deux sens de la *FUNCTION*: l'*INDUCTION* et la *DEDUCTION*. Seule le premier sens me paraît effectivement développé. Il me semble que le deuxième ne se manifeste que dans la *TECHNIQUE* de la *NAMEGIVING*. De plus, je pense que l'*INDUCTION* est un élargissement de l'ontologie. Je dois m'expliquer.

J'ai essentiellement deux volets à développer. D'une part, je dois dire en quoi consiste l'élargissement de l'ontologie réclamé, ce, qui revient à introduire le cadre théorique dans lequel je lis l'oeuvre de H. Seiler. D'autre part, il me faut justifier l'introduction de ce cadre théorique. Je pense au lecteur, et étant donné qu'il est plus économique de ne pas étudier une nouvelle théorie, il me faudra commencer par la justification, pour avoir des lecteurs.

Si l'*INDUCTION* était une abstraction, alors le même sujet qui la réaliserait pourrait toujours en prendre le résultat comme point de départ pour une particularisation (*DEDUCTION*). En d'autres termes, on ne pourrait jamais séparer les deux sens de la *FUNCTION*. Or il est facile de voir que ce n'est pas le même sujet qui exécute les deux opérations. Tout

sujet parlant une langue doit trouver le '*problem-solving process*' qui l'amène à l'acte de parole. Il réalise ainsi la *DEDUCTION*. Mais un tel sujet n'est pas obligé d'être un linguiste. Il n'est donc pas obligé de reconstruire le *tertium comparationis* universel. Il faut être prudent ici: le sujet parlant n'est pas obligé d'effectuer le travail du linguiste, certes, mais il se peut (et c'est mon opinion) qu'il doive effectuer un travail semblable. L'essentiel est que ce à quoi aboutit le linguiste n'est pas forcément ce d'où part le sujet qui parle. Cette différence dit que l'un des deux termes (l'aboutissement du linguiste et le départ du sujet parlant) au moins ne peut être obtenu par abstraction, car, dans le cas contraire, ils coïncideraient. Il y a donc une activité autre que celle de l'abstraction. Ce qui plus est, aucun des deux termes ne peut être le résultat d'une abstraction. En effet, assumons le rôle du linguiste (et nous devons l'assumer car c'est lui qui part d'une donnée, et tout sujet qui en fait autant se trouve dans une situation analogue). Il est alors impossible pour le linguiste, d'une part, de prétendre qu'il ait obtenu par abstraction le *REPRAESENTANDUM*, qu'il pose au début de la *DEDUCTION* pour le sujet parlant, car au plus l'abstraction pourrait constituer l'*INDUCTION*. Mais d'autre part, ce que le linguiste affirme à la fin de l'*INDUCTION* n'est pas non plus un ensemble de caractères généraux communs aux données dites empiriques. Cela se voit aux affirmations temporelles. L'existence affirmée pour le *tertium comparationis* ou concept, qui constitue ce dont on parle à la fin de l'*INDUCTION*, n'a pas le même intervalle temporel que l'acte d'élocution. Cette remarque a déjà été faite à propos de l'unité de la pensée, par exemple par Kant (1965: 285) dans le paralogisme de la simplicité, où il est question d'unité du sujet face à la multiplicité des actes de pensée. La comparaison serait intéressante,

mais nous amènerait trop loin. Mon argument dit que l'on ne peut identifier ce dont le temps ne coïncide pas. Or la durée temporelle de l'élocution ne coïncide pas avec la temporalité attribuée au *tertium comparationis*. On peut renoncer à ce dernier, mais alors il faut abandonner toute théorie linguistique qui y fait recours, ne fût-ce qu'implicitement. On n'accepterait que des théories qui présentent les caractères généraux de l'enregistrements des données. Il ne pourrait pas être question du sens d'une expression ou d'un manuscrit. Le recours à la notion de 'types' de conduite pour échapper à la discordance temporelle ne pourrait être accepté, car les états d'un sujet, que l'on veut connaître par l'*INDUCTION*, ne sont pas des ensembles ou des entités universelles.

Si nous considérons le rôle du sujet parlant étudié par le linguiste, et si nous admettons que toute connaissance de notre propre pensée n'est pas une 'vision', mais exige une conduite ne fût-ce qu'intérieure (nous articulons bien intérieurement nos pensées dans des phrases!), sans s'identifier à cette dernière, alors il nous faut dire que ce rôle est isomorphe à celui du linguiste, et que nous pouvons répéter les mêmes arguments.

Seiler n'a pas introduit la distinction entre l'activité abstractive et cette nouvelle activité, encore à définir. Nous trouvons donc un mélange des deux. Par exemple, et cela a déjà été relevé plus haut, il me semble que les critères avancés à la page 142 (Seiler 1986) sont de nature plutôt abstractive. Dans la technique de l'*ABSTRACTION*, l'auteur me semble fonder son argumentation, point par point, sur des données linguistiques, comme pour un travail d'abstraction. Mais il est impossible de faire coïncider le comportement linguistique ainsi étudié et 'ce qui se passe chez le sujet parlant, lorsqu'il devient capable de nominaliser une proposition'. Ce

qui se passe chez lui n'est pas le type de toutes les manifestations linguistiques possibles de la nominalisation, et il n'adhère pas non plus à la temporalité de l'acte de parole. Je crois que dans l'analyse de cette *TECHNIQUE*, Seiler travaille implicitement selon cette activité non abstraite, qu'il nous faut maintenant saisir. Ce qui donne un sentiment d'incomplétude, est le manque de reconstruction de ce qui se passe chez le sujet parlant; en d'autres mots, le manque de *DEDUCTION*. On ressent ici un manque dans l'explication et une ambiguïté entre une procédure abstraite et une autre procédure. Je crois que les éléments généraux d'une reconstruction peuvent déjà combler ce manque, et éclairer ce qui reste implicite. Ils proposeront en plus une explication de la présence des deux *FUNCTIONAL PRINCIPLES, PREDICATIVITY* et *INDICATIVITY*, dans la *DIMENSION APPREHENSION*. En effet le *REPRAESENTANDUM* est le concept d'objet. Or ce dernier résulte d'une activité qui utilise l'aspect relationnel (invoqué par la *PREDICATIVITY*) d'un processus, mais en s'appuyant d'abord sur des identifications (*INDICATIVITY*) nécessaires pour le suivre, et en aboutissant ensuite à l'identification d'un objet. De plus cette dernière phase est de même nature que l'*INDUCTION*. On retrouve alors une unité profonde entre la structure de la recherche linguistique et l'objet étudié, au moins pour *UNITYP* sinon pour toute recherche linguistique. Cela nous amène à esquisser la théorie qui détermine l'angle sous lequel j'ai analysé le livre de Seiler. Cette approche peut être considérée comme étant un réalisme constructiviste.

B: ELEMENTS D'UN REALISME CONSTRUCTIVISTE.

La théorie qu'il nous faut présenter à grands traits assume un caractère métalinguistique. Elle doit donc parler du linguiste ainsi que de ce dont il s'occupe. Le linguiste ne s'occupe jamais de comprendre les expressions d'un sujet dans leur singularité, mais il étudie toujours comment un sujet quelconque, qui sera appelé *récepteur*, peut comprendre un autre sujet, qui sera appelé *émetteur*. Communément, et d'une façon implicite, le rôle du *récepteur* est assumé par le linguiste ou par le lecteur. Mais la distinction entre le linguiste et le *récepteur* sera gardée ici, ce dernier pouvant être considéré comme une 'application particulière' du premier. Le linguiste joue le rôle du théoricien qui regarde le tout. Un tel cadre est si général que si l'on veut construire une métapsychologie ou épistémologie, il est permis d'assimiler au *récepteur* le psychologue étudiant un enfant (*émetteur*).

La théorie qui nous occupe comportera donc deux parties: celle relative au *récepteur* et celle relative à l'*émetteur*. Pour que le premier puisse commencer et fonder sa compréhension de l'*émetteur*, il faudra supposer quelque chose, sur quoi il puisse appliquer son activité de *récepteur*. Comme déjà annoncé, le résultat d'une telle action sera un élargissement de l'ontologie.

Si nous prenons la terminologie de UNITYP, et plus particulièrement de Apprehension. Language, Object, and Order, alors la REPRAESENTATIO constituera ce qui est présupposé pour le *récepteur*

et le *REPRAESENTANDUM* sera le résultat de son activité. Nous avons ainsi l'*INDUCTION*. Il faut pourtant préciser ici le but visé. Tout sujet parlant qui en comprend un autre à partir (par exemple) des sons émis, opère comme le *récepteur*. Un linguiste, quant à lui, vise plus: le résultat doit être un (ou l') ensemble des activités possibles de l'*émetteur*. Il doit en doter le *récepteur*, en lui fournissant les règles qui permettent de les reconnaître, à partir des conduites de communication. C'est ainsi que le linguiste peut prétendre fournir une explication. Du point de vue du *récepteur*, l'*INDUCTION*, ainsi présentée, s'identifie à la *DEDUCTION*. Par contre, du point de vue de l'*émetteur*, qui doit trouver le '*problem-solving process*', il n'est pas nécessaire de postuler la connaissance (ou conscience) de l'ensemble des possibilités. L'*émetteur* exerce bien une activité, qui l'amène à s'exprimer, mais elle ne coïncide pas avec celle que le linguiste élabore pour le *récepteur*. Ce que l'*émetteur* fait doit s'inscrire dans le résultat de l'*INDUCTION* du *récepteur*, mais non l'inverse. Si l'on parle de *DEDUCTION*, alors il faut aussi préciser le sujet parlant qui l'effectue, car elle en dépend. Du point de vue du linguiste, la *DEDUCTION* est l'*INDUCTION* qu'il construit pour le *récepteur*. La *DEDUCTION* de l'*émetteur*, ou '*problem-solving process*', s'inscrit pour le *récepteur* dans le résultat de l'*INDUCTION* qu'il effectue.

On pourrait être tenté de dire que l'asymétrie entre les deux sens de la *FUNCTION*, qui vient d'être décelée, n'est due qu'à la visée théorique du linguiste et qu'elle s'évanouit dès qu'aucun des sujets parlant n'est un *récepteur*. Il n'en est rien. Dans ce cas il n'y aura pas une asymétrie de niveau théorique, mais il restera toujours vrai que l'activité (mentale) d'autrui doit s'inscrire dans la construction que le *émetteur* réalise pour le comprendre: l'*émetteur* joue le rôle du *récepteur* sans en atteindre le niveau théorique. La symétrie entre

émetteurs, qui témoigne de la compréhension réciproque, ne peut être qu'un résultat et non une présupposition.

La notion d'élargissement de l'ontologie est déjà apparue plusieurs fois. Elle exprime le résultat de l'activité, par exemple, du récepteur. Ce dernier ne procède pas alors d'une façon abstraite. Le tout devra donc avoir un caractère apriorique. Cela exprime entre autre que '*le problem-solving process*' ne se lie (ne se perçoit) pas sur la *REPRAESENTATIO*. La théorie qui nous occupe ne pourra résulter d'une abstraction, sinon elle serait de niveau inférieur à son objet d'étude. Si elle était a posteriori, alors le '*problem-solving process*' le serait aussi devenant perceptible dans la *REPRAESENTATIO*. Il faut donc une présupposition apriorique. Elle doit permettre de décrire l'activité d'élargissement de l'ontologie. Plusieurs raisons m'amènent à affirmer que cette activité n'est pas seulement présente dans la langue, mais qu'elle constitue notre compréhension du monde. Nous débordons ainsi le cadre de la linguistique pour atteindre celui de l'épistémologie, en reliant les deux domaines. Il reste à fixer l'endroit où l'élargissement de l'ontologie apparaît pour la première fois dans la construction. La notion de temps et surtout sa sémantique (la réalité du temps) ne me paraît pas reconstituable par simple abstraction (Quadranti: 1984)². Or le temps est une notion fondamentale pour toute ontologie. L'activité en question sera donc présente dès le début de la construction. L'activité invoquée pour le récepteur sera ainsi présente dès les premières constructions chez chaque émetteur, et le linguiste ne sera plus un *deus ex machina*; il représentera un palier très haut mais atteignable par construction à partir des niveaux les plus bas.

Nous avons donc à introduire deux présupposés. L'un est l'activité même dont il est question, l'autre est ce sur quoi elle peut s'exercer. Dans ce qui précède

nous avons parlé du deuxième. Les deux présupposés ne sont pas de même nature. Il nous faut en saisir la différence, et amorcer quelque comparaison avec d'autres conceptions. Mais il est temps de fournir un tableau récapitulatif de ce réalisme constructif, faute de pouvoir en présenter les détails. Pour cela je vais commenter le Tableau-1.

RECONSTRUCTION DE L'EMETTEUR.

Fixons le vocabulaire du Tableau-1. Le terme d'induction étant déjà réservé pour le passage du particulier à l'universel et ne correspondant donc pas à l'activité qui nous intéresse, nous voudrions introduire un autre terme. Le terme d' 'interprétation' correspond assez bien, et s'adapte parfaitement à l'activité d'un linguiste. Malheureusement il est aussi réservé. Faute de mieux, et en constatant que ce terme permet d'en introduire d'autres proches et utiles, nous le garderons, mais sous sa version latine pour éviter trop d'équivoques. Nous utiliserons les termes suivants: *interpretatio*, *interpretandum*, *interpretatum*. Les termes de *REPRAESENTATIO* (*interpretandum* pour le récepteur) et *REPRAESENTANDUM* (*interpretatum* pour le récepteur) pourront être introduits comme un cas particulier relatif à l'interaction entre sujets, dans l'activité linguistique.

Le terme d'*interpretatio* intervient à trois reprises dans le Tableau-1, et il est symbolisé par une double flèche. Il représente l'activité d'élargissement de l'ontologie. C'est l'*a priori* fonctionnel que je propose d'introduire, et qui justifie le titre de réalisme constructiviste pour la théorie, dans la mesure où il permet de dépasser ce qui est présupposé, au niveau perceptif (monde 1) comme à tout autre niveau. C'est le dépassement

(élargissement), qu'on ne peut obtenir ni par abstraction ni par construction ensembliste, que j'identifie comme un réalisme.

L'*interpretatio* relie un monde présupposé (c'est la première présupposition dont il était question au début de cette partie B) à un nouveau monde posé par cette même activité. Les deux présupposés de nature différente sont donc l'*interpretatio* et l'*interpretandum*. On reconnaîtra aisément les caractères de l'*INDUCTION*. Mais précisons la nature de l'*interpretatio*. Elle aura la structure suivante:

On admet un ensemble V d'ensembles M , définis dans le monde présupposé. La lettre V a été choisie en pensant à volumen et M à message, pris dans son sens courant et non technique.

L'ensemble $V = \{ M \}$ constitue les *interpretanda*, et chaque M un *interpretandum*. L'*interpretatio* sera un fonction f qui introduit son codomaine, à savoir un ensemble S d'ensembles I . On exige de f qu'elle soit bijective (one-to-one) avec $f(M) = I$, élément de S . L'ensemble S est la collection des significations et I est l'*interpretatum* (ou signification) de M . Par exemple V peut être le texte et M une phrase. I en sera le sens de la phrase en question. D'une façon générale, on peut prévoir que pour structurer I il faut que M soit structuré. Or une telle structuration ne peut être détectée que par la variation des conditions dans lesquelles M a lieu. Mais il faudra aussi se rapporter aux éléments de M . Les propriétés de ces éléments permettront aussi de structurer I . Mais nous avons à nouveau besoin de mettre en relation ces éléments entre eux, pour en connaître les propriétés, ce qui permet la structuration de l'*interpretatio*.

Nous ne supposons pas un monde platonicien de significations, ni n'avons une conception objectivant des I , qui leur attribuerait un rôle analogue à celui tenu par un objet dans notre activité de vision. Au contraire, leur connaissance est indirecte. Pour

rapprocher ce que nous venons de dire de ce qui nous occupe, nous pouvons considérer les occurrences d'un mot (par exemple le prédicat pour la *TECHNIQUE ABSTRACTION*) avec toutes ses variations grammaticales comme constituant un M. On peut reconnaître un autre message M^{\sim} , qui n'a pas les mêmes relations avec les autres éléments des phrases mais dont les éléments (les occurrences d'un certain mot) sont en relation grammaticale avec les éléments de M. Dans le cas de l'*ABSTRACTION*, cela est repérable par exemple par la présence de suffixes (*..heit* en allemand) (Seiler 1986: 29). On voit alors que la bijectivité de f empêche d'identifier sans autre $I=f(M)$ et $I^{\sim}=f(M^{\sim})$. En d'autres termes, et en forçant le langage, le sens d'un prédicat n'est pas identique à celui de son nominalisé, même s'ils sont reliés (et cette liaison est justifiée par le lien grammatical). Cet argument doit être nuancé, car il faut encore vérifier, par une reconstruction soignée, si des occurrences d'un prédicat peuvent à elles seules constituer un M, ou si la reconstruction ne fortifie pas l'affirmation frégréenne que seul la phrase est porteuse de sens. Nous pouvons dire que par l'*interpretatio* de nouvelles entités sont introduites, en élargissement de l'ontologie. Pourtant nous ne postulons pas des entités 'métaphysiques' connaissables par des intuitions suprasensibles ou autres. Ces entités ne sont connues que par les relations que nous pouvons établir entre elles, et ces relations doivent être reliées à de relations vérifiables dans le monde présumé, pour pouvoir en être considérées comme les *interpretata*. On voit aussi qu'il s'agit d'une activité différente de celle de l'abstraction, prise dans son sens courant de passage du particulier à l'universel. Au contraire, en nous rapprochant de Kant, nous pouvons donner à l'*interpretatio* le sens d'une structuration (impossible pour Kant) du domaine nouménal, constitué alors par les *interpretata*.

constructiviste proposé est qu'il est possible d'obtenir une reconstruction du monde dans lequel nous vivons en partant d'un monde élémentaire présumé. Ce monde élémentaire (monde-1) est constitué de tableaux perceptifs, que je considère comme une version appauvrie de ceux introduits par Piaget (1977: 12), et de leur copie dans la mémoire. Les éléments de ces tableaux n'ont pas d'autres propriétés que celles de se distinguer et de figurer dans le tableau. Ce sont les deux propriétés fondamentales présumées. En partant de ces tableaux et de leurs copies dans la mémoire, il est possible de définir des M . Par f (l'*interpretatio*), on peut construire des *interpretata*, des *interpretanda* M , qui possèdent une relation d'ordre, justifiée par le tableaux perceptif. Nous avons ainsi une première définition du temps. Une version plus explicite a déjà été proposée (Quadranti 1984:78), et une autre suivra sous peu. (Quadranti 1987). A partir de la structure temporelle, il est possible de donner au nouveau monde (monde-2) ainsi obtenu une structure spatiale.

Les objets, et en général les systèmes physique ou substances des sciences naturelles, sont définissables comme étant les *interpretata* de processus spatio-temporels. Ici s'insère la théorie de la question, développée par Jauch, Piron et Aerts (Piron 1976, Aerts 1981). Il ne peut pas être question d'introduire ici les détails d'une telle théorie. Je me propose de le faire ailleurs.

Le monde-3 constitue le domaine des sciences naturelles. La notion d'objet ainsi introduite peut être généralisée:

Définition : Un objet (ou système physique ou substance) est la relation d'identité sur les *interpretata*.

Dans la reconstruction proposée, l'objet n'est plus une substance préconstituée, possédant des 'formes', qu'elle nous communiquerait (Aristote). L'objet résulte d'une activité interprétative et non d'une 'synthèse' (Kant). Cette introduction de la notion d'objet est donc conforme à l'esprit de la recherche UNITYP. On a vu, en effet que dans sa procédure même, cette recherche reconstruit le *REPRAESENTANDUM* non pas par une vision directe, mais indirectement comme étant le principe unificateur de plusieurs activités, exactement comme l'objet est introduit comme étant le 'même' *interpretatum* d'un ensemble multiple de changements. En deuxième lieu, en ce qui concerne la *DEDUCTION*, considérée du point de vue du *émetteur*, cette recherche affirme que l'*émetteur* lui aussi approche l'objet d'une façon indirecte et multiple, qui se manifeste dans la multiplicité des *TECHNIQUES*. Cela confirme la thèse que l'activité du linguiste et celle de l'*émetteur* (correspondant dans ce cas au sujet épistémique de Piaget) ont la même structure.

Le Tableau-1 montre que l'aspect *a priori*, caractérisant l'*interpretatio* et donc la théorie elle-même, prime dans la reconstruction. Il est clair par contre que ces *a priori* ne sont pas trouvés intuitivement mais résultent d'un long tâtonnement, et cela à deux niveaux. Premièrement une telle théorie ne s'est pas imposée à moi d'elle-même mais elle a exigé un long tâtonnement. Deuxièmement, du point de vue de tout *émetteur*, le grand problème est toujours celui du découpage, du monde présupposé, dans les ensembles M. Dans les deux cas, les décisions prises ne peuvent être acceptés que par la construction qu'elles permettent. Cette dernière remplace ce que Kant a appelé la déduction transcendentale. Les *a priori* ne peuvent se justifier qu'après coup, par leur pouvoir explicatif réalisé dans la construction. En d'autres mots, ils se justifient dans la mesure où ils peuvent être

considérés comme analytiques, par rapport au monde qu'ils permettent de reconstruire.

Cela nous amène à considérer les conséquences sémantiques de ce constructivisme. Soulignons encore le fait que l'introduction de S et de $I := f(M)$ constitue un élargissement de l'ontologie. Si le monde supposé peut être structuré par $V = \{M\}$, alors on peut lui ajouter un nouveau monde par $S = \{I\}$. Cela signifie que ce nouveau monde ne peut pas être décrit par des ensembles (relations) construits à partir de ceux dont on disposait pour décrire le monde supposé. Cela signifie aussi que l'on ne peut pas reprendre l'image d'une correspondance simple entre une structure et un réalité. En effet, la réalité qui permet la sémantique résulte à son tour de la construction même. Cela, loin d'être de l'idéalisme, est résolument un réalisme. Mais un réalisme qui refuse une conception de la sémantique par simple correspondance. Cela nous paraît être très pertinent pour décrire l'activité de compréhension d'autrui. Il se trouve que Apprehension, Language, Object, and Order ne fonde pas la sémantique sur l'adéquation. C'est cela qui avait éveillé mon intérêt, en espérant pouvoir fournir un cadre épistémologique et ontologique aux recherches de UNITYP. Nous pouvons ici réagir à Heger, qui considère que UNITYP parvient à un *tertium comparationis* de nature *supra-monolingual*.

'Supra-monolingual entities are arrived at by linguistic generalisation based on observables and thus can be considered as derived observables which are open to the question of their real existence.'
(Heger 1985:98)

Par contre Heger propose de rechercher des *tertia comparationis* de nature *extra-monolingual*, qu'il appelle *noemes*.

'Extra-monolingual entities can only be

conceived of as linguistic constructs which, outside the respective theoretical framework, have no existence whatsoever.' (ibidem)

On le voit, Heger propose un *tertium comparationis* qui ne peut résulter d'une abstraction, mais qui résulte d'une construction. Il est vrai que Seiler ne parle pas explicitement en ces termes dans son livre. Mais je m'efforce de montrer qu'implicitement son travail possède bien une telle nature, et que seul manque un cadre épistémologique et ontologique permettant de l'exprimer.

Si mes thèses sont acceptables, alors les exigences de Heger sont implicitement satisfaites par UNITYP, et il n'y a pas d'oppositions entre les deux approches.

Mais une autre remarque est tout aussi importante, dans le contexte de l'*APPREHENSION*. L'objet étant accessible non pas directement, mais à partir de la définition d'un M, l'*INDICATIVITY* ne peut avoir lieu qu'à partir d'une *PREDICATIVITY*; exactement celle qui permet de reconnaître les éléments de M. Ce que je viens de dire me semble fournir une explication de la coexistence même des deux *FUNCTIONAL PRINCIPLES* dans la *DIMENSION*. Cette justification précéderait même l'aspect interactif entre sujets, tout en se retrouvant à ce niveau supérieur. L'ordre proposé pour les différents *TECHNIQUES* correspondrait à la complexité de la *PREDICATIVITY* de niveau inférieur (*PREDICATIVITY* qui permet de suivre le processus nécessaire pour construire celle de niveau supérieur dont il est question dans l'*APPREHENSION*). Cela nous semble être confirmé, car la *PREDICATIVITY* de la *NAMEGIVING* est bien d'un niveau présupposé. En remontant vers l'*ABSTRACTION*, il nous semble, *prima facie*, que les propriétés introduites exigent, en tant qu'*interpretanda*, un processus toujours plus complexe. L'*ABSTRACTION* elle-même comporte deux

aspects d'*INDICATIVITY*. L'un n'est que le résidu du processus qui permet d'introduire l'existence de la propriété indiquée par le prédicat nominalisé. L'autre consiste dans l'amorce d'un palier plus haut pour l'*interpretatio*, et qui se manifeste justement dans la nominalisation elle-même. L'*INDICATIVITY* de niveau supérieur se fonde sur, et réalise, l'identification (indirecte) de l'*interpretatum* introduit.

Nous pouvons aussi dire que cette reconstruction de l'objet est conforme aux résultats des recherches de Piaget: l'objet est "*une déduction proprement constructive*" (Piaget 1977: 82). Piaget présente les étapes génétiques qui aboutissent à cette notion, tandis que je n'ai présenté que la notion. Si je veux introduire dans la théorie le travail même de Piaget, alors je me trouve exactement dans la même situation que face au travail du linguiste.

Jusqu'ici je ne me suis pas encore hissé jusqu'au niveau du linguiste. J'ai seulement proposé des éléments de l'activité de l'émetteur. Le palier ainsi atteint est identifiable partiellement comme étant celui visé par Seiler dans la *DEDUCTION*. En effet, il s'agissait d'esquisser la structure du '*problem-solving process*' permettant de construire la notion d'objet et d'en fixer la sémantique. Mais je n'ai pas encore la *REPRAESENTATIO* de cette activité dans la langue. Si je peux prétendre avoir fourni des éléments permettant de définir l'ensemble des activités de 'saisie de l'objet', par contre, je n'ai fourni au récepteur aucune règle permettant de relier un comportement de communication à ces activités. Ce qui manque est une théorie de l'intersubjectivité. Nous l'avons placée dans le dernier monde (monde-4) du Tableau 1. Dans cette théorie, la *REPRAESENTATIO* dans le langage est constitutive de la conscience même du locuteur, car je pense que la conscience

(n'en déplaise à Descartes) n'est reconstituable qu'à partir de l'intersubjectivité. La *REPRAESENTATIO* n'est donc pas un accessoire. Il n'y aura, entre le récepteur et l'émetteur, qu'une différence de niveau de construction et de généralité. Notons que l'aspect non-abstratif de l'*interpretatio* n'exclut pas un travail d'abstraction. Les deux activités sont toujours étroitement liées.

Nous sommes maintenant confrontés à la théorie de l'intersubjectivité. Elle pourrait évidemment décourager par sa complexité. Mais le travail de Piaget en épistémologie génétique permet d'affronter le problème par ordre croissant de complexité. L'idée directrice est la suivante. Piaget, en reconstituant les structures mentales des enfants, procède par *interpretatio*, exactement comme le fait un physicien en étudiant un système physique. Il s'agit donc de reconnaître les M définis par Piaget, et leurs propriétés, qui lui ont permis d'affirmer l'existence des structures mentales de l'enfant. Ce qu'il nous faut n'est autre que la traduction, dans notre terminologie, des critères que Piaget a su si génialement définir. Par exemple la 'recherche de l'objet disparu', ou l'imitation différée', etc. etc. La compréhension de l'enfant par Piaget constitue un cas favorable de communication: elle est asymétrique, ralentie et commençant par les éléments les plus faibles. Elle offre une plus grande chance de réussite au théoricien, car elle réduit l'indétermination de la traduction.

A nouveau, il ne peut être question de fournir une telle théorie, dans le cadre de cet article. Les premières réflexions suffiront à donner une idée de la procédure de construction.

L'INTERACTION ENTRE SUJETS PARLANTS.

Parmi les objets il faut distinguer des objets particuliers, appelés *émetteurs* (sujets pour le philosophe). Le *récepteur* reconnaît bien un émetteur par sa silhouette spatiale. Cette distinction ne peut avoir lieu qu'en tenant compte du comportement (Piaget 1977b: 132). Il nous faut encore dire ce qu'est l'*interpretatum* d'un objet que l'on considère comme un *émetteur*. Notre construction nous permet la définition suivante.

Définition: L'*interpretatum* 'émetteur' est un *interpretatum* qui contient l'activité d'*interpretatio*.

N'importe quel *émetteur* (ou *récepteur*) qui interprète un objet comme étant un *émetteur* le fait sur la base du comportement de ce dernier. Si nous donnons des règles pour une telle *interpretatio*, nous nous donnons aussi les moyens pour justifier le travail d'un épistémologue généticien. Nous nous plaçons donc au niveau de ce dernier, qui constitue le cas le plus favorable, et chercherons à fixer les règles qui lui permettent d'introduire pour un sujet (*émetteur*) toute la réalité qui existe pour lui.

Le problème que nous nous proposons de résoudre est celui de la traduction, dans notre langue, de l'oeuvre de Piaget. En effet, par des intuitions géniales, il a su fixer des critères qui permettent de dire quand le monde de l'enfant a atteint telle ou telle structuration. Il ne peut pas être question ici de fournir ne fût-ce que les premiers éléments de cette formalisation de l'oeuvre de Piaget, car cela serait ou trop court et incompréhensible, ou trop long. Je dirais seulement que la première grande activité mentale qu'il faut attribuer à un enfant est celle de l'*interpretatio*. C'est elle qui permet la construction de la notion d'objet. Pour que l'on puisse dire qu'un enfant est

capable d'interpréter, il faut que l'on puisse constater qu'il n'est plus lié au déroulement temporel. Les grands critères proposés par Piaget sont effectivement relatifs au temps.

La construction doit se complexifier jusqu'à l'introduction de la connaissance d'autrui par un sujet (enfant) quelconque. On peut se demander quelle sera la structure d'une langue qui englobe tous ces niveaux. L'idée centrale dirigeant la construction d'une telle langue est que tout un Tableau-1 doit figurer comme *interpretatum* de la description de conduites d'un sujet humain, qui en seront l'*interpretandum*. On peut pressentir qu'une telle langue comporte des difficultés.

Dans chaque Tableau-1, décrivant la connaissance d'un *sujet (enfant)*, on peut introduire à nouveau une description de conduites, dont l'*interpretatum* sera un nouveau Tableau-1, et ainsi de suite. Nous obtenons ainsi la description de la communication entre sujets. Bien que nous ne parvenions que maintenant au niveau d'un linguiste, il ne peut être question de commencer une telle théorie. Le but était de trouver le lieu de contact avec les recherches de UNITYP. Les premiers 'mouvements' de ce 'jeu de langage' ont été fournis dans (Piaget)² (Quadranti 1988).

Nous avons obtenu que les deux *FUNCTIONAL PRINCIPLES*, *INDICATIVITY* et *PREDICATIVITY* sont étroitement liés, car l'objet n'est identifiable et définissable que sur la base de propriétés, celles qui définissent l'ensemble M. De l'autre côté, les propriétés d'un objet ne peuvent lui être attribuées qu'en passant par un processus, et donc en fixant une situation. Cela semble se retrouver dans l'activité linguistique. Mais ici un problème se pose: est-ce que la langue traduit la saisie de l'objet ou bien n'est-elle pas déjà au niveau de la communication, c'est-à-dire de la mise en commun du monde? En

d'autres mots, est-ce que la langue met d'abord en évidence la relation individuelle d'un *émetteur* avec l'objet, quoi qu'il en soit de cette relation, ou bien montre-t-elle comment un *émetteur* vérifie la concordance entre sa relation et celle d'autrui, tout en construisant l'intersubjectivité? Dans le cas du travail de E. Tugendhat (1976), nous pensons que surtout le deuxième aspect est traité, ce qui devient plausible si l'on remarque que la définition du sens d'un mot par le renvoi à la façon selon laquelle nous pouvons l'expliquer à autrui nous place d'entrée de jeu dans le deuxième aspect. Dans le contexte de Apprehension. Language, Object, and Order, le deuxième aspect de *mise en commun du monde* est moins explicite, mais le renvoi à des connaissances 'par ailleurs', surtout dans l'analyse de la *TECHNIQUE NAMEGIVING*, nous paraissent implicitement se situer à ce niveau. Cela me paraît être confirmé par une des hypothèses avancées par Seiler pour expliquer la présence de deux *FUNCTIONAL PRINCIPLES*. Selon cette hypothèse, ces deux aspects sont nécessaires pour pouvoir couvrir les différentes situations de communications, qui peuvent avoir un degré plus ou moins grand de symétrie entre les locuteurs.

" (La présence de ces deux principes) has to do with the speaker/hearer dichotomy. A speaker, when he starts producing an utterance has the content and appropriate concepts more or less ready in his mind. For him a simple "renvoi", a simple index, would be sufficient. The same - although to a lesser degree - would hold for a hearer that shares enough context with the speaker so he can guess what the utterance will be about. This is, however, radically different for a hearer who has to extract all of the content and related concepts from the speaker's words. For him predicativity is an important prerequisite for understanding" (Seiler 1986: 172).

Une telle justification de la présence des

deux principes, ne me semble pas contredire la mienne, car je peux situer l'analyse de Seiler à un niveau plus élevé. Elle vient renforcer une dualité qui a, pour moi, un fondement épistémologique, avant de se nourrir de la structure de la communication.

Ma reconstruction considère surtout le premier aspect introduit plus haut, celui de la saisie de l'objet avant la communication. Mais n'ai-je pas ainsi séparé le '*problem-solving process*' constituant la notion d'objet, de sa *REPRAESENTATIO*, en rendant du même coup l'activité de communication accessoire? Cela est le cas, car j'ai présenté la construction de la notion d'objet pour un *émetteur* inconscient. Une telle construction est donc possible théoriquement, mais elle n'a pas lieu sous cette forme chez un *émetteur*. Elle est reliée et intégrée dans la construction de la communication linguistique. La *REPRAESENTATIO* est alors nécessaire, dans la mesure où dans une langue il est toujours question d'un objet saisi d'une façon consciente (réflexive) par le *émetteur*.

LANGUE ET CONSCIENCE.

L'objet est identifié par une collection de propriétés perceptives. Mais il lui est relié comme étant son *interpretatum*, ce qui explique que l'on peut parler de son identité, dans des situations perceptives différentes, sans se contredire. Mais nous avons l'avantage sur E. Tugendhat (1976: 462) de construire les propriétés et situations perceptives, qu'il admet comme primitives. Or il se trouve que ces propriétés, loin de présupposer une activité linguistique, sont présupposées par elle. Nous prétendons donc que l'on peut avoir une construction qui ne commence pas au niveau linguistique. Il est vrai que, si nous pouvons reconstruire (et en

affirmer l'existence en psychologie génétique) des niveaux plus faibles que celui de la langue, nous le faisons au frais de la conscience. Dans ma construction, je ne peux parler de conscience que dans la mesure où l'émetteur atteint un niveau d'interaction et de communication. Il s'en suit que la notion de conscience est aussi une notion constructible et non un *primum*, même si l'on peut parler d'évidence ('on ne peut questionner plus loin') à son sujet. Il s'en suit aussi que la connaissance commence bien au niveau linguistique, si on veut la relier à la conscience. Mais il est possible de commencer plus bas dans une reconstruction théorique, qui permet en plus de comprendre génétiquement les stades qui précèdent la formation de la fonction symbolique. Une telle conception semble introduire un subconscient cognitif d'une façon 'naturelle'.

Si cet article n'est au fond qu'un ensemble d'indications, le cadre théorique, qui m'a amené à trouver une racine profonde à la présence des deux *FUNCTIONAL PRINCIPLES* dans la *DIMENSION APPREHENSION*, me paraît riche, ne fût-ce que par les raccourcis qu'il permet de trouver entre des notions et des domaines considérés habituellement comme séparés (comme physique et sciences humaines ou objet et sens d'une phrase).

Je pense que la théorie esquissée est libre de tout cercle vicieux, et qu'elle présente par contre une procédure récursive d'intégration des niveaux atteints dans d'autres plus élevés. Cela rappelle l'image de la spirale de Piaget (1967:1179). Est-ce une spirale ou un cercle? Si c'est un cercle il n'est pas fermé, et à chaque tour il y a une nouveauté non déductible mais seulement constatable. Que le *émetteur* interprète ne peut être connu que par constatation et *interpretatio*.

Il se trouve qu'une option apriorique,

décrivant l'activité constructive de tout sujet, nous amène à transformer la théorie kantienne dans le sens d'un réalisme constructiviste, permettant de reformuler non seulement le devenir d'un sujet connaissant mais le travail même d'un épistémologue généticien comme Piaget, jusqu'aux premiers pas de la recherche linguistique proposée par Seiler et UNITYP. Le titre choisi pour l'article veut indiquer cette combinaison de perspectives.

Il reste à fournir le détail formalisé de la reconstruction proposée, ce qui en partie a été fait dans (Piaget)². Il s'agit maintenant de suivre pas à pas la construction formelle de la communication. C'est cette construction qui, à mon avis, devrait fournir les éléments théoriques recherchés, en commençant par le signe, dont la structure (définition) ne serait plus un *primum*, mais devrait constituer un aboutissement premier dans une stabilisation de la procédure d'interaction (causale et interprétative), qui est solidaire et constitutive de la notion d'autrui et de la conscience de soi. Il me semble que la notion d'*interpretatum* peut fournir un statut ontologique (et une définition) à la notion de 'signifié'.

Notes

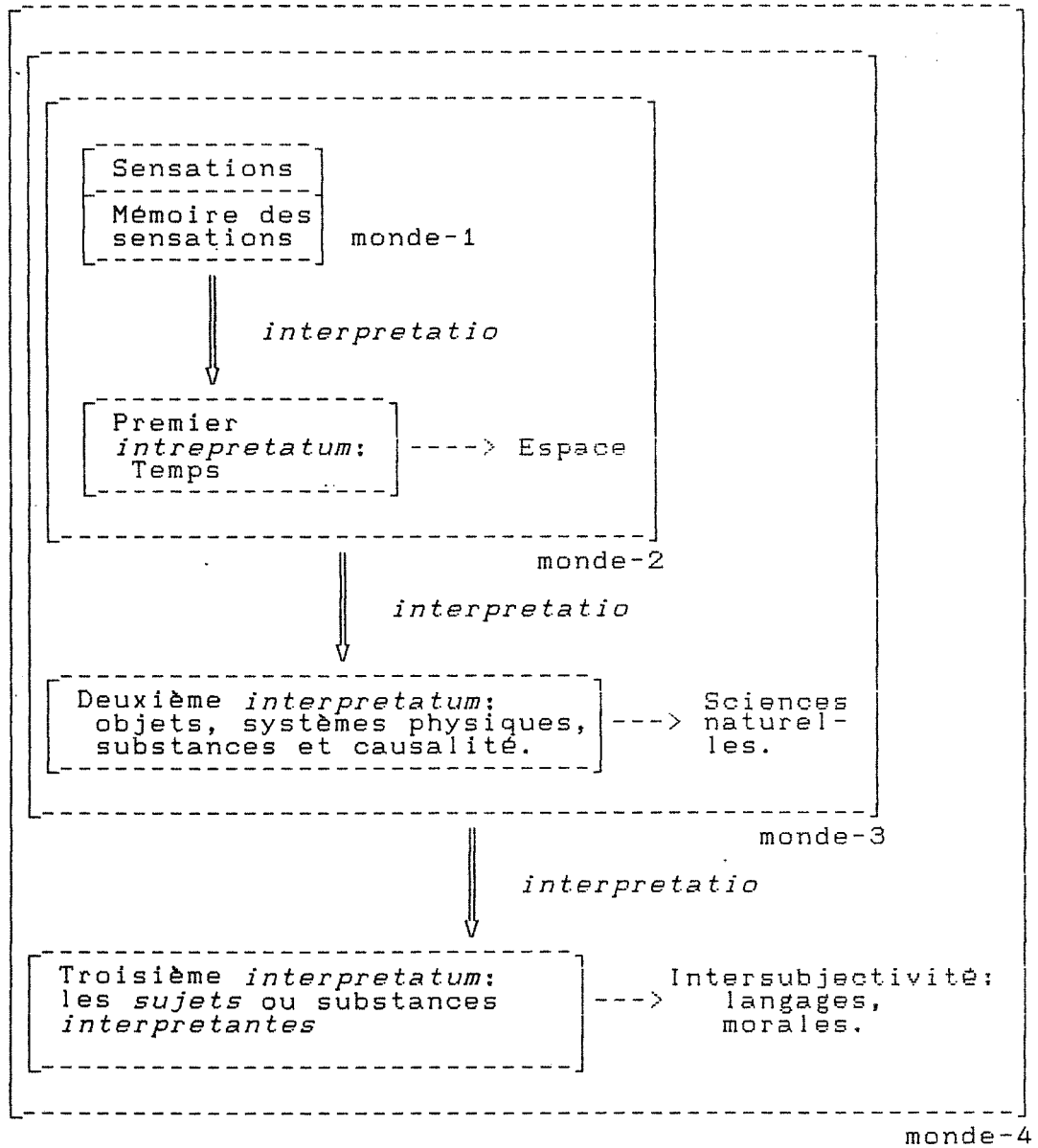
1 Je vais parler d'émetteur et récepteur, comme il est d'usage dans le contexte d'une théorie linguistique. Pourtant sous émetteur je comprendrais toujours ce que les philosophes peuvent comprendre sous sujet (ici sujet parlant). Notre terminologie couvre ainsi un domaine un peu plus vaste que celui visé par le linguiste. J'utiliserai le terme d'émetteur même lorsqu'il s'agira de prendre le terme 'sujet' dans un sens plus philosophique que linguistique.

2 Une faute s'est glissée dans le texte à la cinquième ligne. Il faut corriger:

$$f(\tau, \delta) = \tau' \text{ or } f(\tau', \delta') = \tau.$$

3 Je me propose de présenter le détail de la théorie, et donc aussi les difficultés mentionnées ici dans (Piaget)² (à paraître).

TABLEAU-1



BIBLIOGRAPHIE.

Aerts, Dirk (1981). *The One and the Many*. Bruxelles: Vrije Universiteit Brussel Faculteit der Wetenschappen.

Heger, Klaus (1985). 'Concepts' and 'Noemes'. In *Language Invariants and Mental Operations*. International Interdisciplinary Conference held at Gummersbach/Cologne, Germany, September 18-23, 1983. H. Seiler and G. Brettschneider (eds), 97-101. Tübingen: Gunter Narr.

Kant, Emmanuel (1965). *Critique de la raison pure*, trad. par A. Tremesaygues and B. Pacaud. Paris: Presses Universitaires de France.

Piaget, Jean (1967). Classification des sciences et principaux courants épistémologiques contemporains. In *Logique et connaissance scientifique* (= Encyclopédie de la Pléiade XXII), J. Piaget (ed), 1151-1271. Paris: Gallimard.

- (1945/1976). *La formation du symbole chez l'enfant*. Neuchâtel-Paris: Delachaux et Niestlé.

- (1955/1977a). *La construction du réel chez l'enfant*. Neuchâtel-Paris: Delachaux et Niestlé.

- (1955/1977b) *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*. Neuchâtel-Paris: Delachaux et Niestlé.

Piron, Constantin (1976). *Foundation of Quantum Physics*. London: W. A. Benjamin.

Quadranti, Piergiorgio (1984). Interpretation and Time. In *WOPLOT 83. Parallel Processing: Logic, Organisation, and Technology*. Proceeding, Neubiberg (Germany) 1983 (= Lecture Notes in Physics 196). J. Becker and I. Eisele (eds), 69-79. Berlin-

Heidelberg: Springer.

- *(Piaget)²* à paraître.

- *Objet et causalité*. Université de Fribourg. A paraître.

Seiler, Hansjakob (1983) *Language Invariants and Mental Operations*. International Interdisciplinary Conference held at Gummersbach/Cologne, Germany, September 18-23, 1983. H. Seiler and G. Brettschneider (eds). Tübingen: Gunter Narr.

- (1986). *Apprehension. Language, Object, and Order*. Part III: The Universal Dimension of Apprehension (Language Universal Series 1/III). Tübingen: Gunter Narr.

Tugendhat, Ernst (1976). *Vorlesungen zur Einführung in die sprachanalytische Philosophie*. Frankfurt am Main: Suhrkamp.

ENTWURF EINER OPERATIONALEN MORPHOLOGIE

José Luis Iturrioz Leza

Paula Gómez López

Rritákame Ramírez de la Cruz

INHALTSVERZEICHNIS

1.	<i>Eine erste Gegenüberstellung von taxonomischer und operativer Morphologie</i>	45
2.	<i>Hierarchien von Paradigmen und funktionale Ketten in der Verbmorphologie des Huichol</i>	50
2.1	<i>LOKALISATION im Huichol</i>	50
2.1.1	<i>Hierarchie von Paradigmen in Position 3</i>	51
2.1.2	<i>Hierarchie von Paradigmen in Position 2</i>	53
2.1.3	<i>Hierarchie von Paradigmen in Position 1</i>	56
2.1.4	<i>Sprachliche Gestaltung des Körperraums und Lokalisation des Tatbestandes in bezug auf den Körper</i>	61
2.1.5	<i>Prinzipien der Kettenbildung</i>	62
2.2	<i>INDIVIDUATION</i>	65
	<i>FUSSNOTEN und LITERATURVERZEICHNIS</i>	71

ENTWURF EINER OPERATIONALEN MORPHOLOGIE

1. *Eine erste Gegenüberstellung von taxonomischer und operationaler Morphologie.*

Wir wollen mit diesem Aufsatz einen ersten Beitrag zur Erarbeitung einer operationalen Morphologie leisten, die sich nicht auf eine taxonomische Aufstellung von Klassen und Ketten beschränkt, sondern von ganzen Operationen ausgeht, denen verschiedene Verbalaffixe in derselben Kette als Exponenten dienen können.

Huichol ist eine stark zentralisierende Sprache¹. In der Morphologie des Verbs schlagen sich weitgehend die Struktur des Satzes und die übergreifenden Textzusammenhänge nieder. Die morphologische Struktur anderer Wortklassen ist verhältnismässig einfach; sieht man vom Programm der NOMINATION² ab, so sind die Nominalklassenaffixe die einzigen gebundenen Morpheme des Nomens: beim Verb erscheinen dagegen an verschiedenen Positionen eine ganze Reihe von Affixen, die mit der Dimension der APPREHENSION zu tun haben, obwohl diese Dimension die Nominalität als solche konstituiert³; auch die DETERMINATION hat beim Verb mehr Exponenten als beim Nomen, und ähnliches gilt für Kasusmarker und die Dimension der PARTIZIPATION überhaupt: nur einige Adjektive und Numeralien können die syntaktischen Relationen DO (direktes Objekt) und Subjekt anzeigen⁴. Aus diesem Grunde muss die Verbmorphologie als Leitfaden für eine umfassende grammatische Beschreibung dieser Sprache dienen.

Die Untersuchungen, die wir bisher durchgeführt haben, lassen die schwerwiegenden Unzulänglichkeiten jeder morphologischen Beschreibung deutlich erkennen, die auf einer zu einfachen Auffassung der Begriffe 'Klasse' und 'Distribution' aufbaut. Die wichtigsten Unterschiede zwischen der operationalen und der taxonomischen Morphologie, die in diesem Zusammenhang eine Rolle spielen⁵, werden in den folgenden Abschnitten festgehalten.

Die klassische morphologische Analyse geht von einem einheitlichen Koordinatensystem aus, indem sie die Positionen in bezug auf eine verallgemeinerte, d.h. alle wirklich vorkommenden Morphemverbindungen umspannende Kette bestimmt und ausserdem voraussetzt, dass alle Morpheme, die in einer Position erscheinen, dieselbe Distribution haben und zum selben Paradigma

gehören. Es wird zwar allgemein der Tatsache Rechnung getragen, dass nicht nur die Elemente eines Paradigmas sich gegenseitig ausschliessen, sondern auch Elemente, die in verschiedenen Positionen auftreten (man spricht dabei von Kookkurrenzbeschränkungen), aber nur eine operationale Betrachtungsweise versetzt uns in die Lage, Feststellungen zu treffen, die über das blosse Beobachten von Kombinationsmöglichkeiten hinausgehen, d.h. Erklärungen für Observable dieser Art zu liefern.

Grimes (1964:S. 22ff) ordnet alle Verbalaffixe des Huichol in einer allgemeinen Reihe an, womit er keineswegs zu verstehen geben will, dass eine Reihe möglich wäre, in der alle Positionen vertreten sind. Um diesem Missverständnis vorzubeugen, führt er den Begriff der Substitutionsklasse ein: Affixe, die zur selben Substitutionsklasse gehören, schliessen einander aus, auch wenn sie in verschiedenen Positionen auftreten. Noch schwerer wiegt die Annahme, dass Elemente, die derselben Positionsklasse zugeschrieben werden und deswegen einander ausschliessen, trotzdem unterschiedlichen Substitutionsklassen angehören, d.h. nicht dieselben Kombinationsmöglichkeiten aufweisen, z. B. i_{B4} und u_{L4} des nebenstehenden Schemas, das wir dem Buch Huichol Syntax von Grimes entnehmen (die Substitutionsklasse wird durch Beilegung von Grossbuchstaben, die Positionsklasse durch einen numerischen Laufindex angezeigt)⁶. Dies legt folgende Schlussfolgerungen nahe:

- (a) An derselben Stelle können Morpheme erscheinen, die zu verschiedenen Paradigmen gehören⁷.
- (b) Morpheme, die in derselben Position vorkommen, gehören dann und nur dann zum selben Paradigma, wenn sie ausserdem zur selben Substitutionsklasse gehören.

Mit anderen Worten, das Auftreten in derselben Position soll weder die Zugehörigkeit zum selben Paradigma noch die Kookkurrenz mit denselben anderen Affixen garantieren. Es bleibt abzuwarten, ob diese Annahmen einer eingehenderen Analyse standhalten; sollte das Ergebnis einer solchen Nachprüfung positiv ausfallen, so müsste eine tiefergehende Erklärung dieser Sachverhalte gesucht werden. Einer Begründung bedarf ebenfalls die Tatsache, dass die Verteilung der Affixe nicht gleichmässig ist, wie folgende Beobachtung zeigt:

Position Classes of Type I Prefixes

15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1		
atsi _G	ne _A	ka _H	pt _C	ka _I	ne _B	ti _J	ni _D	wa _B	r _J	e _K	i _B	wa _M	ne _B	ka _N		
etsi _G	pe _A	mt _C nt _C rrika _C			ma _B	te _J		rre _B			u _L		'a _B	ku _N		
'e _J	te _A				ta _B					a _K				ta _B	ta _N	
'u _G	rre _A												na _M		yu _B	ri _N
ya _G	we _A												nu _M			ye _N
		ke _P														

Position Classes of Type I Suffixes

1	2	3	4	5
we _O	ka _P	mt _Q	ai _S	me _C
rrime _O	ni _P	e _Q	yu _B	ni _D
mie _R			t _E	
ne _R			kaku _E	
nta _R			ka _E	
wa _R			ku _E	
			nia _E	
			yu _E	
			ke _E	
rrt _T				

S T E M

47

SCHEMA I : Grimes 1964: 22

Positionen und Positionsklassen stehen zueinander nicht in einer eindeutigen Beziehung; die Positionen 11-13 umfassen fünf verschiedene Positionsklassen (Paradigmen); das Paradigma $m\dot{i}/n\dot{i}/rr\dot{i}k\dot{a}$ deckt den Bereich von ka_H und $p\dot{t}_C$ ab, während ke (Hortativ) alle anderen Positionen dieses Bereichs umspannt. Im Falle der Suffixe ist keine Position von einer einzigen Positionsklasse besetzt. Angesichts dieser Überlagerung wäre es angemessen, bei der Aufstellung von Positionen verschiedene Schichten zu unterscheiden. Aber dann drängt sich die Frage auf, ob diese Schichtenunterscheidung ausreicht, um alle Kookkurrenzbeschränkungen zu erfassen. Nach dem Schema von Grimes zu urteilen ist das nicht der Fall: die Positionen 2, 7 und 10 schliessen einander aus.

Alle drei haben mit der grammatischen Relation 'direktes Objekt' zu tun, aber dies macht sie nicht in jeder Beziehung äquivalent: Position 2 ist von Reflexivpronomina besetzt und hat einen starken derivativen Wert⁸ unmittelbar hinter den Vorstammpräfixen. Die Affixe der Position 7 zeigen das primäre direkte Objekt an, d.h. die syntaktische Rolle, die mit der semantischen Rolle 'Patiens' gekoppelt ist; sie sind also stärker an die Semantik des Verbs gebunden als die Affixe der Position 10, die die syntaktische Rolle des sekundären direkten Objekts markieren: infolge einer Topikalisierungsoperation (Promotion) rückt der Benefaktiv an eine Stelle, die vom Verbstamm weiter entfernt ist und näher bei Positionen liegt, in denen das Prinzip der Pragmatizität (Indikativität) stärker ausgeprägt ist. In einer rein taxonomischen Morphologie wie der von Grimes findet man nicht den geringsten Ansatz für Erklärungen dieser Art, mit denen wir schon auf den Boden der operationalen Morphologie vorgerückt sind⁹.

Im folgenden schicken wir uns an, die Grundrisse einer operationalen Morphologie zu entwerfen. Sie muss unter anderem in der Lage sein, zu erklären, warum Elemente, die zur selben Substitutionsklasse gehören, trotzdem an verschiedenen Stellen vorkommen und überhaupt, nach welchen Prinzipien die Anordnung der Positionen erfolgt.

Die Reihenfolge der Positionen ergibt sich aus der Wechselbeziehung zweier komplementärer Prinzipien: Pragmatizität und Prädikativität¹⁰; diese Prinzipien stehen in einem konversen Verhältnis zueinander derart, dass ihre unterschiedliche Ausprägung in den verschiedenen Positionen von der relativen Entfernung vom Verbstamm bestimmt ist: je grösser diese Entfer-

nung ist desto stärker nimmt der Anteil an Pragmatizität zu, und der Grad an Prädikativität nimmt im umgekehrten Verhältnis ab.

Morpheme, die in derselben Position vorkommen, müssen denselben Grammatikalitätsgrad haben, aber nicht unbedingt Exponenten derselben Operation sein und zur selben Substitutionsklasse gehören. Das Auftreten in derselben Position garantiert also weder die Zugehörigkeit zum selben Paradigma noch die Kookkurrenz mit denselben anderen Affixen. Die Unverträglichkeit mit anderen Positionen kann sowohl eine gegensätzliche¹¹ oder komplementäre¹² Funktion innerhalb derselben Operation als auch Zugehörigkeit zu verschiedenen Operationen¹³ bedeuten.

Morpheme müssen derselben Operation zugerechnet werden, wenn sie zur selben Substitutionsklasse gehören¹⁴. Aber Verbalaffixe sind in der Regel polyfunktional, weil sie als Indikatoren verschiedener Programme (Operationen) fungieren können und dementsprechend das Paradigma wechseln; *ti/ta* (1 im Grimesschen Schema) sind mindestens an zwei Dimensionen beteiligt, von denen wir unten zwei ausführlich behandeln werden: INDIVIDUATION und PARTIZIPATION (Lokalisation usw.). Ähnliches gilt für zahlreiche andere Morpheme. Die Funktion und die genaue Bedeutung eines Morphems resultiert aus der Überschneidung einer funktionalen Kette (d.h. einer Reihe von Affixen, die in dieselbe Operation eingebettet sind) mit einer Skala von Paradigmen.

Eine Distributionsstelle ist nicht besetzt von einem einheitlichen Paradigma (mit einer einzigen Funktion und einer konstanten Bedeutung), sondern von einer Hierarchie von Paradigmen, die als solche auf einer Grammatikalitätsskala, mit wechselnder Bedeutung und einer funktionalen Invariante, basiert. Die Anordnung der Paradigmen ergibt sich aus der Kovariation zwischen einem formalen und einem semantischen Kontinuum. Es handelt sich also nicht einfach um verschiedene Bedeutungen ein und desselben Signifikanten, auch nicht um homonyme Affixe, die durchnummeriert werden könnten, um ihre vermeintliche Ambiguität aufzulösen, sondern um graduelle Bedeutungsverschiebungen im Sinne einer Grammatikalitätsskala. Der Grammatikalitätsgrad eines Morphems ändert sich also nicht nur horizontal, d.h. in bezug auf die Position in der Kette, sondern auch vertikal, und zwar im Sinne einer Hierarchie von Paradigmen, deren Elementzahl schrittweise kleiner und deren Bedeutung auch abstrakter (im Sinne der formalen Abstraktion) wird.

Die Verbmorphologie kann demgemäss nicht durch eine einfache Skala repräsentiert werden, d.h. durch eine "unidimensionale" Korrelation zwischen einem formalen und einem semantischen Kontinuum. Sie ist vielmehr das Ergebnis einer vielfachen Überschneidung von Funktionen (Dimensionen), z.B. INDIVIDUATION, DETERMINATION, PARTIZIPATION usw..

Die Möglichkeit einer allgemeinen Anordnung der Affixe ergibt sich aus der Vergleichbarkeit der einzelnen Skalen in bezug auf die Parameter, die den Grammatikalitätsgrad der einzelnen Instanzen (Techniken, Positionen) bestimmen; es handelt sich wohl verstanden um einen formalen Vergleich.

2. *Hierarchien von Paradigmen und funktionale Ketten in der Verbmorphologie des Huichol.*

Die Komplexität einer Hierarchie von Paradigmen hängt von der Position, d.h. von der Nähe zum Prädikat ab: sie nimmt in direktem Verhältnis zum Grad der Prädikativität zu. Die Paradigmen der ersten Präfixposition (unmittelbar vor dem Verbstamm) sind zahlreich und an mindestens zwei Dimensionen beteiligt (PARTIZIPATION und INDIVIDUATION), die wir anschliessend getrennt behandeln wollen. In den bisherigen Beschreibungen geht man davon aus, dass etwa *ti* immer aus demselben Paradigma entnommen wird, und man nimmt stillschweigend an, dass es durch ein beliebig anderes Element der Position ersetzt werden könnte. Dies ist nach den vorangehenden theoretischen Überlegungen **grundsätzlich falsch**. In den folgenden zwei Abschnitten werden wir unseren gegensätzlichen Standpunkt genauer darlegen.

2.1 *LOKALISATION im Huichol.*

Die Skala beginnt mit einem Paradigma, dessen 5 Elemente (TA, TI, KU, KA, YE) die Lokalisation des Tatbestandes im allgemeinen Raum ausdrücken, und endet mit einem Paradigma, das aus dem Paar TA/TI besteht und Aspekt-nahe Aktionsarten wie 'Totalität'-'Dispersion' ausdrückt. Dazwischen liegen eine Reihe von mittleren Instanzen, die wie die Schritte eines Programms von einem Ende zum anderen hinführen. Diese Skala deckt nicht den Bereich des Aspekts ab, geschweige denn den des Tempus. Der Aspekt erscheint hier nicht abgetrennt von den Aktionsarten und ähnlichen derivativen Begriffen wie Intensität der Handlung, Ausmass der Wirkung auf das Objekt usw.; andernfalls würden wir eine Opposition TA/∅ finden, und diese Oppo-

sition wäre ausserdem generalisierbar, d.h. sie würde keinen Beschränkungen von der lexikalischen Bedeutung des Verbs her unterliegen. TA und TI haben in der Tat immer derivativen Charakter. Sie sind desto weniger an der grammatischen Kategorie 'Tempus' beteiligt.

Die allerersten Instanzen dieser funktionalen Hierarchie liegen ausserhalb der Morphologie und gehören in die Sphäre der Syntax: aus diesem Grunde werden wir uns nicht mit ihnen beschäftigen. Es handelt sich um adverbiale Syntagmen und Adverbien, die die Position des Tatbestands in Raum und Zeit angeben. Die Ortsadverbien bilden im Huichol ein komplexes semantisches Feld, das gesondert untersucht werden soll, vor allem im Hinblick auf seine pragmatischen Inhalte.

Zwei andere Positionen, die zusammen mit 1 an der Technik LOKALISATION teilnehmen, sind 3 und 4-5.¹⁵ Die Kombinatorik dieser drei Positionen und die jeweiligen Paradigmen bilden den spezifischen Gegenstand der folgenden Ausführungen.

Die semantische Komplexität der drei in Betracht kommenden Positionen spiegelt sich in der phonologischen Komplexität wider (ein ikonischer Aspekt in der Wechselbeziehung zwischen beiden Artikulationsebenen): die Funktionsträger der 1. Position bestehen aus zwei Phonemen; die der mittleren Position setzen sich ebenfalls aus zwei Phonemen zusammen, aber es besteht eine Tendenz zur Vereinfachung ihrer phonologischen Struktur, indem *-nu-* in bestimmten Morphemverbindungen zu *-n-* wird (*panúyeturrà* → *pányeturrà*)¹⁶; die der 3. Position bestehen aus einem einzigen Phonem.

2.1.1 Hierarchie von Paradigmen in Position 3.

Die Position 3 kann nach dem jetzigen Stand unserer Forschungen folgendermassen rekonstruiert werden. Von den 4 Paradigmen, die wir unterscheiden können, sind 3 an der Technik LOKALISATION beteiligt:

I. Mit Fortbewegungsverben: Bewegungsrichtung.

e von dort weg (Ablativ)

a hierher (Allativ)

u von hier weg (Elativ)

eu unbestimmte Richtung, hier/dort; unsichtbar werdend, aus dem Blickfeld geratend

∅¹⁷ neutral, nicht markiert

Beispiele: *p-e-miē-kai* 'war nahe daran zu gehen', *pamiē* 'kommt', *pumiē* 'geht', *peumiē* 'ging/kam, geht/kommt', *p+miē* 'geht/kommt'.

II. *Figurative Aspekte des wahrgenommenen Gegenstandes.*

- e* dort
- a* das Wahrgenommene hat eine prägnante Form und deckt nur einen kleinen Teil der jeweiligen Fläche (bzw. des jeweiligen Gegenstandes). [Prägnanz, Partialität]
- u* das Wahrgenommene erstreckt sich auf die gesamte Fläche des jeweiligen Gegenstandes [Totalität]
- eu* Das Wahrgenommene hat keine prägnante Form; es ist vielmehr unbestimmt sowohl in bezug auf die Konturen als auch in bezug auf den Umfang.

Beispiele: *petíturrà* 'Die Bergspitze dort (in einer hintergründigen Bergkette) ist weiss', *patíturrà* 'da ist ein weisser Fleck in der Tiefe', *harakúna putíturrà* 'der Seegrund ist weiss', *peutíturrà* 'der Grund ist zum Teil weiss'.¹⁸

III. *Umfang des Tatbestandes.*

- e* dort
- a* Der Tatbestand betrifft nur einen Teil des Gegenstandes
- u* die Umwelt, der allgemeine Raum
- eu* unbestimmter Umfang /unsichere Zuschreibung einer Qualität
- ∅ der ganze Gegenstand

Beispiele: *perríká* 'dort ist heiss', *parríká* 'ein Teil des Gegenstandes ist warm', *purríká* 'es ist warm/heiss', *pírríká* 'der (jeweilige) Gegenstand ist warm'.

IV. *Beschaffenheit der Erfahrung.*

- e* dort, indirekte Erfahrung, vom Hörensagen wissen
- a* direkte Erfahrung
- eu* Einschätzung, zweifelhaftes Zukommen einer Qualität
- ∅ Zuschreibung einer Qualität (nicht markiert)

Beispiele: '*íkwaí pékakàkai* 'das Essen dort war süss', *papá patsíwikaí* 'die Tortillas schmeckten bitter', *peuyfwi* 'es spielt ins Schwärzliche, es weist ein schwärzlichen Schimmer auf', '*íkuri pítsiná* 'das Essen ist sauer'.

Es ist leicht einzusehen, dass dieses Paradigma nicht mehr zur Technik LOKALISATION gehört. Man muss sich ausserdem klar vor Augen halten, dass die meisten Beispiele mehr als eine Interpretation zulassen, weil das betreffende Affix gleichzeitig zu verschiedenen Paradigmen gehören kann: *peuyfwi* kann ausser der angegebenen Lesart (P.IV) noch die Lesart II aufweisen: *mitsu peuyfwi* 'die Katze ist fast ganz schwarz (mit kleineren Flecken anderer Farben hier und da); Die Lesart III nimmt vom semantischen Standpunkt aus eine Zwischenstellung zwischen II und IV ein. Die verschiedenen Bedeutungen eines Elements können nicht als blosse Mehrdeutigkeit verstanden werden, sie hängen eng miteinander im Sinne eines semantischen Kontinuums: die Hierarchie I-IV repräsentiert eine sich in Stufen abspielende Umwandlung von konkreten in immer abstraktere Schemata. So hat *eu* in allen vier Fällen etwas mit Unbestimmtheit zu tun, aber die Inhalte, auf die sich dieser Begriff bezieht, werden zunehmend abstrakt: im ersten Fall ist es die Richtung einer Fortbewegung, im zweiten handelt es sich um eine unbestimmte Form bzw. um den unbestimmten Geltungsumfang einer Eigenschaft; diese zweite Charakterisierung könnte bereits in III. untergebracht werden, wo jedoch auch die subjektive Unsicherheit in der Zuschreibung einer Eigenschaft mitspielt; diese subjektive Einschätzung kommt aber in IV. voll zum Tragen (Modalität). Auch *e* geht von der Bedeutung eines beinahe freien Lokaladverbs zu stark grammatikalisierten (formalen) Begriffen über: einerseits kann es eine Aktionsart ausdrücken, d.h. den Wandel von einem Zustand zu einem anderen bzw. das Eintreten in einen neuen Zustand (Transformativ, Ingressiv, Egressiv); es kann aber auch zum Ausdruck bringen, dass man etwas vom Hörensagen weiss, was einem Modus nahekommt. Der Anteil pragmatischer Begriffe an der Gesamtbedeutung der Paradigmen wird immer grösser.

2.1.2 Hierarchie von Paradigmen in Position 2.

Für die Position 2 können wir folgende provisorische Hierarchie aufstellen. Allgemeines Schema:

$$\{a\} + \begin{Bmatrix} nu \\ na \end{Bmatrix}$$

I. Von einer Seite zur anderen, ablativ/elativ.

Nu und *na* markieren eine Fortbewegung quer über den Fluss oder einen vergleichbaren Trennungsgegenstand fort vom Sprecher (*nu*) oder zum Sprecher hin (*na*).

Beispiele: *panamié/panumié* 'er kommt/entfernt sich über den Fluss', *nunútsi panátsunàrrí/panútsunàrrí* 'das Kind sprang über einen Baumstamm, über einen Graben usw.'

II. Ablativ/elativ.

Nu: weg vom Sprecher, *na*: hin zum Sprecher. Diese Lesart wird nach den uns vorliegenden Daten erst von den Morphemen der Position 1 abgerufen: diese beschreiben die Art der Bewegung im allgemeinen Raum, während *nu/na* die Richtung dieser Bewegung in bezug auf den Sprecher charakterisieren; dies macht schon deutlich, dass der deiktische Charakter der Positionen nach links, d.h. mit der Entfernung vom Prädikat, zunimmt.

Beispiele: *wikí panútiwì* 'der Vogel flog auf vom Sprecher weg', *wikí panátiwì* 'der Vogel flog auf zum Sprecher hin'.

Die nun folgenden Paradigmen könnten als Varianten desselben zugrundeliegenden Schemas betrachtet werden. Die Variation hängt von der inneren Strukturierung (Raumorientierung) der betreffenden Gegenstände ab, sie ist mit anderen Worten in starkem Masse von der lexikalischen Bedeutung des Grundmorphemes bestimmt.

III. Bei Gegenständen, deren Hauptdimension die Vertikale ist, markiert nu den oberen Teil, na den unteren.

Beispiele: *wátsu panuyfwi* 'das Glas ist oben schwarz', *yunákatsiè panú-turrà* 'der obere Teil des Ohres ist weiss' (wtl. 'er ist Oberteil-weiss am Ohr'), *wátsu panayfwi* 'das Glas ist schwarz am unteren Teil'.

IV. Bei Gegenständen, deren Hauptdimension die Horizontale ist, markiert nu das vordere Ende, na den hinteren Teil:

Beispiele: *mawíwe panú-turrà* 'das Flugzeug hat eine weisse Spitze', *mawíwe yukwárritsiè panáta'à* 'das Heck des Flugzeugs brennt', *mítsu paná-turrà* 'die Katze hat ein weisses Hinterteil'.

V. Im Falle des Tierkörpers als Ganzes betrachtet wird das Gesicht dem Rest des Körpers gegenübergestellt: *yurrikúri panákawiè* 'das Kopftuch hängt

vom hinteren Teil des Kopfes herunter, *kawāyu panātawārrīa* 'er schlug den Bauch des Pferdes' (die Opposition *Bauch-Rücken* wird durch *ta/ka* ausgedrückt), *yuk†tsiūri panākuwiè* 'er trägt die Handtasche auf dem Rücken' (*ku* = hinten).

VI. Bei Kleidungsstücken stellen wir eine abweichende Teilung des Körpers fest: *'ukā panāturrà* 'die Frau hat einen weissen Rock an', *'ukā panūturrà* 'die Frau hat eine weisse Bluse an'; *'ukī panāturrà* 'der Mann hat einen weissen Fleck hinten an der Hose'.

VII. Bei Gegenständen, die in Längsrichtung an einen grösseren Gegenstand angeschlossen sind, zeigt *anu* das freie Ende, die freie Spitze an:

Biespiele: *yutsūritsiè panūturrà* 'seine/ihre Nasenspitze ist weiss', *yumamá panū'eimārr†* 'er verband sich das Ende des Armes' (die Hand, einen Finger), *mawīwe yu'ānatsiè panūta'ā* 'das Flugzeug brennt an der Flügelspitze'.

Ähnlich verhält es sich bei Gegenstandsbezeichnungen, die Längsrichtung, aber keine innere Orientierung beinhalten; *anu* bezieht sich auf beide Extreme (*k†yé panūturrà* 'der Stock brennt an einer der beiden Spitzen'); im Falle eines Bleistifts (*lapī panūturrà*) würde *anu* implizieren, dass er nicht zugespitzt ist. Für *na* scheint dagegen hier wie dort keine naheliegende Lesart zu geben, es sei denn im Sinne von I-II. *Nu* kann ebenfalls auf eine Bewegung hindeuten, die sich entlang eines langen Gegenstandes (Weg, Hecke, Brüstung des Stierkampfplatzes usw.): *chārru panumié* 'der Charro macht einen Rundgang /Rundritt'.

Man kann auch verschiedene Grade der Lexikalisierung feststellen, wenn auch nicht so oft wie bei den noch zu besprechenden, stärker derivativen Affixen der 1. Position: *'ukā panūtsanàrie* 'die Frau verlor die Jungfräulichkeit' (vgl. *'ukī pakātsanàrie* 'der Mann verlor die Jungfräulichkeit').

Bei der Erörterung dieser Hierarchie haben wir das Affix *wa* ausser Acht gelassen, und zwar aus folgendem Grund. Kein Paradigma besteht aus den drei Elementen *nu/na/wa*; *wa* erfüllt vielmehr dieselbe Funktion wie *na* und ersetzt es in der Opposition zu *nu* im Falle von geschlossenen Räumen (Höhle, Stall, Wohnraum...) sowie sphärischen und kugelförmigen Gegenständen: *pūwatahà* 'kam herein' (z.B. in den Stall), *pūwayehà* 'kam heraus' (z.B. aus dem Haus),

puwátiturrà 'in der Augenhöhle ist ein weisser Fleck', *puwákuturrà/púwaku-turrà* 'die Schläfe-n ist/sind weiss', *puwáyeturrà* 'drinnen im Munde ist weiss', *puwákaturrà* 'im Kamin ist es weiss'. Abgesehen von der nicht immer anwesenden Bedeutungskomponente 'allativ' spiegelt *wa* stets eine objektive Qualität der betreffenden Gegenstände wider; dies kann als ein Fall von Kongruenz angesehen werden.

2.1.3 Hierarchie von Paradigmen in Position 1.

I. Bestimmung der Bewegungsrichtung im allgemeinen Raum mit bezug auf die Senkrechte (Himmel-Erde, Schwerkraftsrichtung).

<i>ta</i>	hin/herüber
<i>ti</i>	hin-/herauf
<i>ka</i>	hin-/herab, hin-/herunter
<i>ku</i>	um herum
<i>ye</i>	über hin, dicht am Boden

Beispiele: *wiki putiwí* 'der Vogel flog hinauf', *wiki pakawí* 'der Vogel flog herab/herunter', *pakumié* 'er/sie kommt um den Berg herum', *pákanerríme* 'er kommt den Berg herunter (steigt herab)', *púkanerríme* 'er steigt hinauf (entfernt sich den Berg hinauf)', *wiki kiyérrí heíma (haa heíma) puyewí* 'der Vogel flog dicht über den Boden/über das Wasser hin', *túneltà peutamíé* 'verschwindet im Tunnel', *wa'kárrí peukamié* 'die Kuh verschwand bergab', *'ahétsia pítamié* 'er/sie kommt/geht mit dir (auf ebener Erde, auf gleicher Höhe)', *haa pítimié* 'der Wasserpegel steigt'.

II. Bestimmung der Bewegungsrichtung im allgemeinen Raum mit bezug auf den Fluss (schiefe Ebene). Nicht alle Elemente des Paradigmas ändern merklich ihre Bedeutung; die Bedeutungsverschiebung betrifft vor allem die Elemente, die die Hauptdimension bestimmen oder die Richtung der Bewegung (nicht bloss ihre Lokalisation) angeben.

<i>ta</i>	flussaufwärts
<i>ti</i>	tief im Fluss, auf dem Grund
<i>ka</i>	in den Fluss hinein

ku um die Kurve, zur/von der anderen Seite hin/her
ye flussabwärts

Beispiele: *patamié/putamié* 'kommt/geht flussaufwärts', *téwi mána payemié* 'da kommt eine Person flussaufwärts', *Kanúwa payemié* 'das Kanu entfernt sich flussabwärts'. *Ti* kann weiterhin nach Schema I bedeuten 'in die Höhe' (im Gegensatz zu 'in die Tiefe'), ähnlich *ta* in *putamié* 'entfernt sich auf der anderen Seite des Flusses (auf gleicher Ebene)'. Aber dann ist der Fluss streng genommen nicht mehr die Bezugsgrösse.

III. Geschlossene Räume: Stall, Haus, Höhle...

ta hinein/herein
ye hinaus/heraus
ka hin-/herunter
ti hin-/herauf
ku entlang, vorbei, vorüber

Beispiele: *peutahá* 'trat hinein' *púwayèt+á* 'kam heraus', *púwatahá* 'kam herein', *panúyet+à* 'ging hinaus'.

IV. Konfiguration des Bergraumes. Hauptdimension: Senkrechte.

ta am Rande einer Fläche/Ebene
ti auf der Spitze
ka am Berghang/-fuss
ku auf einer Hochebene, Fläche obenauf
ye in einer von Bergen eingeschlossenen Ebene, abgegrenzte Bodensenke

Beispiele: *híri patáutturà* 'da hängen Wolken über der Ebene', *petíutturà* 'eine Bergspitze dort (hinter der ersten Bergkette) ist weiss', *makúutturà* 'weisse Erdfläche obenauf', *makáutturà* 'weisser Berghang', *muyétutturà* 'weisse Bodensenke, weisse Erdfläche in einer von Bergen eingeschlossenen Ebene'.

Die Bedeutungsstruktur dieses Schemas ergibt sich nicht aus der von I. einfach unter Abziehung der Komponente 'Bewegung'; das ganze Feld wird um-

organisiert, jedoch nicht so, dass die Transformation nicht erkennbar wäre; eine gründlichere Analyse würde Zwischenstufen aufdecken, die den graduellen Charakter dieser Transformation deutlich machen könnten. Ähnliches kann vom Schema II und den davon ableitbaren, einfacheren Schemata gesagt werden; so unterscheidet sich die Bedeutung von Korridor, Flur und dgl. darin, dass sie weder Bewegung noch Richtung beinhaltet; infolgedessen bedeutet *ta* in *polítiko pitamié* 'der Politiker schreitet durch den eingezäunten Weg' (*patamié/putamié* je nach dem Standort des Sprechers) einfach 'durch, entlang', und es steht nicht länger in der angegebenen Opposition zu *ye*.

V. Konfiguration des Raumes bei Glas-ähnlichen Gegenständen.

<i>ta</i>	an dem Rand
<i>ti</i>	tief unten
<i>ka</i>	mittlere zone, längsgerichteter Streifen
<i>ku</i>	mittlere zone, quergerichtet
<i>ye</i>	an der Innenwand

Beispiele: *wátsu patárr+kkà* 'der Rand des Glases ist heiss', *peukúturrà*, *pukáaturrà*, *puwátiturrà*, *puwákukurrà* (siehe Bilder).

VI. Hohlräume unter der Oberfläche. Hauptdimension: Vertikale; Ausrichtung: nach unten (=Tiefe). Prototypen: Brunnen, See.

<i>ta</i>	Rand
<i>ti</i>	Tiefe, Grund
<i>ye</i>	an der Innenwand

Ku und *ka* weisen keine spezifische Lesart auf.

Beispiele: *patíturrà* 'auf dem Grund des Beckens ist ein weisser Fleck', *patíta'à* 'es brennt tief im Brunnen', *patáturrà* 'eine Stelle am Rand des Wassers ist weiss', *patíturrà*, *peutíturrà* 'das Wasser in der Tiefe ist klar', *puwáyeturrà* 'es sieht weiss aus (im Mundraum usw.)'.

Wohnräume sind dagegen horizontal ausgerichtet; die Lesart von *ti* ändert sich entscheidend: *putirrikà* 'es ist heiss auf dem Boden in einer Ecke', *putita'à* 'in einer Ecke brennt Feuer'. Im Falle von Früchten bezieht sich *ye* auf die innere Ausfüllung: *pinirri puyéturrà* 'die Wassermelone ist innen weiss'.

VII. Lange, runde Gegenstände, ohne Ausrichtung.

<i>Ta, ti, ye</i>	ergeben keine spezifische Lesart.
<i>Ka</i>	weist auf einen Streifen/Fleck in Längsrichtung bzw. in der mittleren zone eines länglichen Gegenstandes hin,
<i>Ku</i>	auf einen Streifen/Fleck in Querrichtung.

Beispiele: *pakáturrà* 'hat einen weissen Streifen in Längsrichtung', *pakáturrà* 'hat einen weissen Streifen in Querrichtung'.

VIII. Lokalisation in bezug auf den Sprecher (pragmatisch-deiktische Schemata)

<i>ti</i>	Schallquelle unten, Sprecher oben
<i>ka</i>	umgekehrt
<i>ku</i>	um die Kurve
<i>ta</i>	Schallquelle flussaufwärts
<i>ye</i>	Schallquelle flussabwärts

Dieses Schema kann als eine Synthese der beiden ersten betrachtet werden; es greift von jedem die Affixe heraus, die die spezifischsten Lesarten aufweisen: vom ersten *ti/ka*, vom zweiten *ta/ye*; *ku* zeigt keinen erkennbaren Unterschied. Auch in einem anderen Sinne kann dieses Schema als eine Synthese angesehen werden: es ist nicht leicht zu entscheiden, ob es sich um die Lokalisation der Schallquelle oder um die Richtung des Schalls handelt. Der Schall wird vom Standpunkt der lexikalischen Semantik her einem sich in der Luft fortbewegenden Gegenstand gleichgesetzt (den Schall übertreffen, der Schall durchdringt die Mauer....)

Beispiele: *pakátsuàka* 'jemand weint oben', *payétsuaka* 'jemand weint weiter unten am Fluss'.

Als eine Übergangsstelle von I zu einem statischen Schema könnten auf den ersten Blick auch die Beschreibungen des Weges angesehen werden, der als etwas verlaufendes, durch die Landschaft sich fortbewegendes, oder aber als ein schmaler, langer, an beiden Seiten abgegrenzter Gang aufgefasst wird. Bei näherem Hinsehen erkennt man jedoch, dass sie eine pragmatisch bedingte Richtung beinhalten: *huyetá panúkaturràri* 'der Weg davor wird schon weiss am Berghang' (wtl. 'es wird schon weiss auf dem Weg in der Steigung davor'), *huyetá panútitturràri* (bergauf), *panúkuturràri* (um die Kurve, auf der anderen Seite in Gehrichtung). Hinzu kommt, dass die Dreierkombinationen zumindest Richtung andeuten (s. unten). *Ka* in einer Zweierkombination wie *saatúri teyupánie mepákateĩ* 'die Heiligenbilder (-statuen) stehen oben an der Wand' drückt lediglich die Position der Gegenstände in bezug auf den Sprecher aus.

Die vorhergehende Beschreibung erschöpft keineswegs die semantische Variabilität der Vorstammaffixe. Es ist lediglich ein Versuch, die Grundrisse der zugrundeliegenden Ordnung aufzuzeigen, damit die Unterschiede zu den anderen Positionen und ihre komplementäre Aufeinanderabstimmung klar werden können. Wir sprechen von semantischer Variabilität und nicht von Vieldeutigkeit; die Ambiguität beschränkt sich in der Tat auf eine Anzahl von Grundschemata, die sich durch eine grosse Anpassungsfähigkeit an die lexikalische Semantik auszeichnen; darin liegt ein wesentlicher Unterschied zu den anderen Positionen. Die Hierarchie dieser Paradigmen selbst impliziert eine zunehmende Grammatikalisierung und damit auch einen zunehmenden Verlust dieser Anpassungsfähigkeit. Folgende Beispiele sind an der Schaltstelle zwischen LOKALISATION und INDIVIDUATION; letzteres repräsentiert eine Zone stärkerer Grammatikalisierung in der Überschneidung der Paradigmenhierarchie mit Funktionalen Ketten:

(1) *kawáyu* }
 kárru } *peutíwàrr+á/peukúwàrr+á*

'Er schlug das Pferd/Auto mehrere Male (an verschiedenen Stellen...).'

Die Lokalisation der Handlung an einem Teil des betroffenen Gegenstandes erfordert explizitere Ausdrücke, nämlich Dreierkombinationen:

- (2) *Kawáyu panútawàrr+ta* 'er schlug das Pferd auf den Kopf/
aufs Maul'
- (3) *Kawáyu panátawàrr+ta* 'er schlug das Pferd auf den Bauch'

Der folgende Exkurs soll zur Verdeutlichung der Bedeutung solcher Dreierkombinationen beitragen.

2.1.4 Sprachliche Gestaltung des Körperraums und LOKALISATION des Tatbestandes in bezug auf den Körper.

- ta* (a) Am Eingang einer Öffnung. Prototyp: der Mund.
(b) über den Boden geschleppt, nicht vom Körper umfassen, frei herumhängend
- ti* beckenförmige Körperzonen. Prototypen: Schamgegend, Halsbecken.
- ka* längsgerichtet
- ku* quergerichtet
- ye* (a) (vom Haar) umgrenzte Zone des Kopfes (Gesicht); vordere Seite (Front) eines Gebäudes
(b) stumpf (rund) zulaufender Zipfel als untere Grenze eines Körperteils: Kinn, Ohrläppchen, Tiernase
(c) Vom Schnabel, von der Schnauze bzw. vom ganzen Körper (zwischen den Beinen) umfassen, nicht herumhängend.

In der sprachlichen Gestaltung des Körperraums kommt die Technik LOKALISATION zur vollen Entfaltung. Nach unseren Erkenntnissen liegt hier kein einheitliches Paradigma vor, sondern vielmehr eine Verknüpfung mehrerer Paradigmen: Affixe weisen Lesarten auf, die auf mehrere Paradigmen hinweisen, aber wir stellen auch spezifische Lesarten bzw. Bedeutungskomponenten fest, die in keinem der vorhergehenden Paradigmen beobachtet werden konnten. In der Gegenüberstellung zu *ta* in Dreierkombinationen des Typs *anaye/anata* nimmt *ye* eine Bedeutung an, die sich weitgehend von denen der in den einzelnen Paradigmen aufgeführten Lesarten entfernt: *wakárrri yuniwé panáyewiè* 'die Kuh zieht das Kalb zwischen den Beinen nach sich' (an der unteren Seite des Körpers, dicht am Körper, am Euter), *yaawí petfa kapúra hanátawièt+* 'der Kojote schleppt eine Ziege' (die Ziege wird nicht getragen, sondern über den Boden gezerrt), *kuírrr+ petawí kú hanátawièt+* 'der Adler

flog mit einer vom Schnabel herabhängenden Schlange'. Die spezifische Bedeutung von *ka* ist in der Gegenüberstellung zu *anu* (s.oben) am deutlichsten erkennbar: *yutsikúritsiè panúturrà* 'sein/ihr Ellenbogen ist weiss' und *yuwatútsie panúturrà* 'sein/ihr Knie ist weiss'. Diese Ausdrücke werden verwendet, wenn der Arm bzw. das Bein gebogen sind, so dass Ellbogen und Knie als die Spitze eines Winkels erscheinen; ist der Arm bzw. das Bein gestreckt, dann werden stattdessen folgende Strukturen gebraucht: *yutsikúritsiè pakáturrà*, *yuwatútsie pakáturrà*.

Einige Morphemketten identifizieren ziemlich eindeutig einzelne Körperteile, während andere eine sehr allgemeine Bedeutung haben: *pá-turrà* kann einen Fleck auf einer beliebigen Fläche bezeichnen, während *patáturrà* sich eindeutig auf den Mund, *patíturrà* entweder auf den Hals oder auf das Schambecken, *pawácuturrà* auf die Schläfen und *pawátiturrà* auf die Augen beziehen; *panúyeturrà* bezieht sich ohne weitere Spezifizierung auf das Kinn, unter Hinzufügung einer spezifischen Bezeichnung kann man aber damit auch andere Körperteile meinen: *yunákatsiè panúyeturrà* 'sein/ihr Ohrläppchen ist weiss'.

Diese und andere Eigentümlichkeiten offenbaren nicht nur ein andersgeartetes Ausdruckssystem, sondern auch eine andersartige Auffassung des Körpers. Wir werden sie demnächst in einer umfassenden semantischen Studie zu einem Gesamtbild zusammenfügen.

2.1.5 Prinzipien der Kettenbildung

A. Nur unter Ausschliessung der anderen Positionen entfaltet Position 3 ihre volle semantische Variabilität. Die Kombination mit Position 2 unterliegt folgenden Regelmässigkeiten:

- (a) *a* wird den Affixen *nu/na* der Position 2 immer vorangestellt; im Falle des Paradigmas *nu/wa* sind *a-nu* und *u-wa* die einzig möglichen Verkettungen. Dies steht scheinbar im Widerspruch mit den oben für Position 3 verzeichneten Bedeutungen (*a* = allativ – *nu* = elativ; *u* = elativ – *wa* = allativ). In Wirklichkeit sind die Oppositionen innerhalb der Distributionsstelle 3 aufgehoben; die Merkmale 'allativ'/'elativ' verlagern sich auf die Position 2, und die übrigen Bedeutungen scheinen auch nicht abrufbar zu sein. Mit anderen Worten: Position 3 erscheint

in Kombination mit 2 völlig grammatikalisiert (desemantiziert).

- (b) *wa* scheint in stärkerem Masse als die anderen Elemente der Position 2 die Kombination mit einem Element der Position 1 zu verlangen.

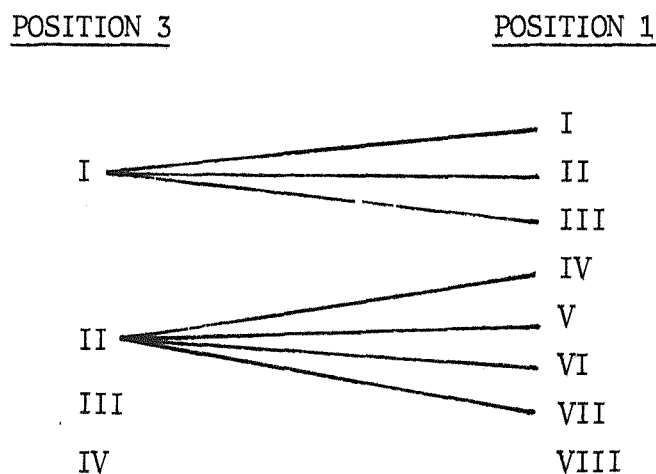
Beispiele wie folgende sind die Ausnahme:

- (4) *hāa pūwatā* 'die Welle kommt herangerollt'
 (5) *tūru nehēpa pūwatā* 'der Stier kam herangestürmt' (übertragen, abgeleitet)

Ausnahmefälle dieses Typs liegen wahrscheinlich im stark deiktischen (elativen) Charakter von *tā* begründet.

- (c) Dasselbe gilt für Positionen 3 und 2 in Dreierkombinationen

B. Die Zweierkombinationen 3-1 zeichnen sich durch einen viel grösseren Spielraum aus. Das Paradigma I von 3 verbindet sich mit den Paradigmen von 1, die eine Fortbewegung ausdrücken; das Paradigma II von 3 verbindet sich mit den restlichen Paradigmen von 1 mit Ausnahme vom stark grammatikalisierten Paradigma VIII (in diesem Fall erscheint nur *a* als Platzhalter für Position 3). Die Lesarten, die den Paradigmen III und IV der Position 1 entsprechen, sind in allen Kombinationen blockiert.



Der Schluss liegt nahe, dass die weniger grammatikalisierten Paradigmen sich leichter miteinander verbinden.

C. Wir sind noch nicht in der Lage, die Prinzipien herauszuarbeiten, die die Kombination von 2 und 1 regeln. In den entsprechenden Paradigmen haben wir

die zugrundeliegenden formalen Schemata noch nicht scharf genug von den lexikalischen Inhalten abstrahiert. Aus diesem Grunde beschränken wir uns darauf, anhand einiger Beispiele zu zeigen, wie diese Positionen aufeinander abgestimmt werden.

- (a) Das grundlegende Prinzip ist, dass die jeweiligen Elemente von 1 eine nähere Spezifizierung zu der in 2 gemachten, pragmatischeren Angabe hinzufügen; dies steht in Übereinstimmung mit dem allgemeinen Prinzip, dass zunehmende Nähe zum Prädikat mit zunehmender Prädikativität (objektsprachliche Semantizität) einhergeht.

(4) *Wiki panútiwi* 'der Vogel flog hinauf'

Paradigmen: II-I. Inhalt und Funktion von *anu* und *ti* entsprechen ziemlich genau denen von *hin* und *auf* in der deutschen Übersetzung; ersteres drückt lediglich die Entfernung vom Sprecher, während letzteres die Richtung der Fortbewegung im allgemeinen Raum und damit auch die relative Position von Sprecher und Vogel angibt.

(5) *túru púwatahà* 'der Stier kam herein' (z. B. in den Stall).

wa bedeutet eine allative Bewegung und gibt ausserdem an, dass die Handlung in einem geschlossenen Raum stattfindet; ohne *ta* würden wir aber nicht wissen, welcher Mitspieler draussen und welcher drinnen ist.

(6) *yaawi petfa wákana hanúyewiè†* 'der Kojote floh mit einem Huhn im Maul'

Paradigmen: V-Körperraum (*ye - c*)

Der Kontrast besteht hier zwischen der Angabe des vordersten Körperteils (Spitze, Gesicht, Schnabel, Schnauze) und der genaueren Angabe hinsichtlich der Position der Beute: fest unter Kontrolle im Maul, nicht frei herabhängend.

(7) *yukúrritàri panátawiè* 'er schleppt die Handtasche zwischen den Beinen' (unten - auf dem Boden).

(b) Position 2 weist immer eine stärker grammatikalisierte Lesart als Position 1 auf. Das folgende Beispiel scheint dem zu widersprechen:

(8) *kʰtsɨmeutɨ'eketà puwákurrà* 'Es sieht weiss aus im Kamin'

Ka hat hier eine deiktische Bedeutung: der Sprecher sieht von unten in den Kamin, *wa* weist dagegen auf eine spezifische Eigenschaft des Gegenstandes hin (Hohlraum); man muss jedoch bedenken, dass *wa* völlig vorhersagbar ist, d.h. keine neue Information enthält; es verweist auf ein semantisches Merkmal des Nomens *kʰtsɨmeutɨ'eketà*, mit dem das Verb kongruiert: *wa* ist letzten Endes ein obligatorischer Kongruenzmarker.

(c) Dieses Beispiel verdeutlicht ein anderes wichtiges Prinzip der Kettenbildung. Bei fortgeschrittener Grammatikalisierung kann die pragmatische Komponente von einer Position auf die folgende übertragen werden; *wa* drückt in diesem Fall nicht mehr die relative Position des Sprechers aus. Es wurde oben schon festgestellt, dass die Besetzung von Position 2 die automatische Blockierung von Position 3 bei gleichzeitiger Übernahme der Bedeutungskomponente 'allativ/elativ' nach sich zieht: *putiwɨ* → *panútiwɨ*. Position 1 blockiert jedoch nie Position 2; diese wird lediglich ihrer pragmatischen Komponente entleert.

2.2 INDIVIDUATION.

Im ersten Teil dieses Aufsatzes wurde schon darauf hingewiesen, dass ein Teil der Paradigmen der Position 1 an der Operation der sprachlichen Erfassung von Gegenständen beteiligt ist. Obwohl es die Paradigmen sind, die die letzten Stufen der funktionalen Hierarchie besetzen, stellen sie in der Dimension der INDIVIDUATION die erste Instanz dar, was den Grad der Prädikativität und die restlichen Parameter einer Grammatikalitätsskala betrifft. Daraus kann man den Schluss ziehen, dass die Operation der INDIVIDUATION in einem noch zu präzisierenden Sinne stärker grammatikalisiert ist. Erst die Einführung des Begriffs "Hierarchie von Paradigmen" hat einen Vergleich von Operationen und von einzelnen Segmenten (Techniken) ermöglicht, bei dem die Besetzung derselben Position keineswegs als Beweis formaler oder semantischer Identität bewertet werden muss; das Schema von Grimes vermittelt dagegen den Eindruck, dass *ta*, um nur ein Beispiel zu nehmen, wo es auch immer auftaucht, derselbe linguistische Gegenstand ist. Einige der bisher gemachten Beobachtungen geben zu folgen-

der Vermutung Anlass: sollten diese zwei Dimensionen eine andere Position teilen, so würden sich die entsprechenden Segmente der gegebenen Paradigmenhierarchie in ähnlicher Weise voneinander unterscheiden. Schema 2 veranschaulicht diese Fakten und Hypothesen; die gestrichelten Zonen repräsentieren die empirisch noch nicht abgesicherten Teile unseres Ansatzes; d.h. diese Zonen haben sich bisher noch nicht als Überschneidungszonen mit anderen Dimensionen erwiesen; die übereinanderliegenden Segmente der syntagmatischen Skalen (d.h. der funktionalen Ketten) müssen nicht unbedingt als Segmente derselben Paradigmenhierarchien angesehen werden.

Wir wollen zum Schluss nur noch auf die wichtigsten Erkenntnisse verweisen, zu denen wir in den Untersuchungen zur INDIVIDUATION im Huichol (insbes. Teil II, 4) gelangt sind. In der Übergangszone zwischen LOKALISATION und INDIVIDUATION erscheinen einige Affixe, die an folgende formale Schemata gekoppelt sind:

1. LOKALQUANTIFIKATION (s. oben Bpe. 1-3). Die Umwandlung von lokalen Schemata in Aktionsarten vollzieht sich graduell.
2. Die Lesart NAH/FERN IN DER ZEIT ist auch noch nicht weit entfernt von Schemata, die die Lokalisation von Tatbeständen im allgemeinen Raum realisieren:
 - (9)a. *Neputáwatàrrí*
 - b. *Neputíwatàrrí*
3. INNERE ZEIT DER HANDLUNG und andere AKTIONSARTEN: Durativ, Iterativ, Intensiv, Inchoativ usw.

(10) *Neputíkukìrrí* 'Ich hustete mehrmals'

Folgende Beispiele illustrieren den graduellen Übergang von den Aktionsarten zu abstrakteren Begriffen wie Aspekt:

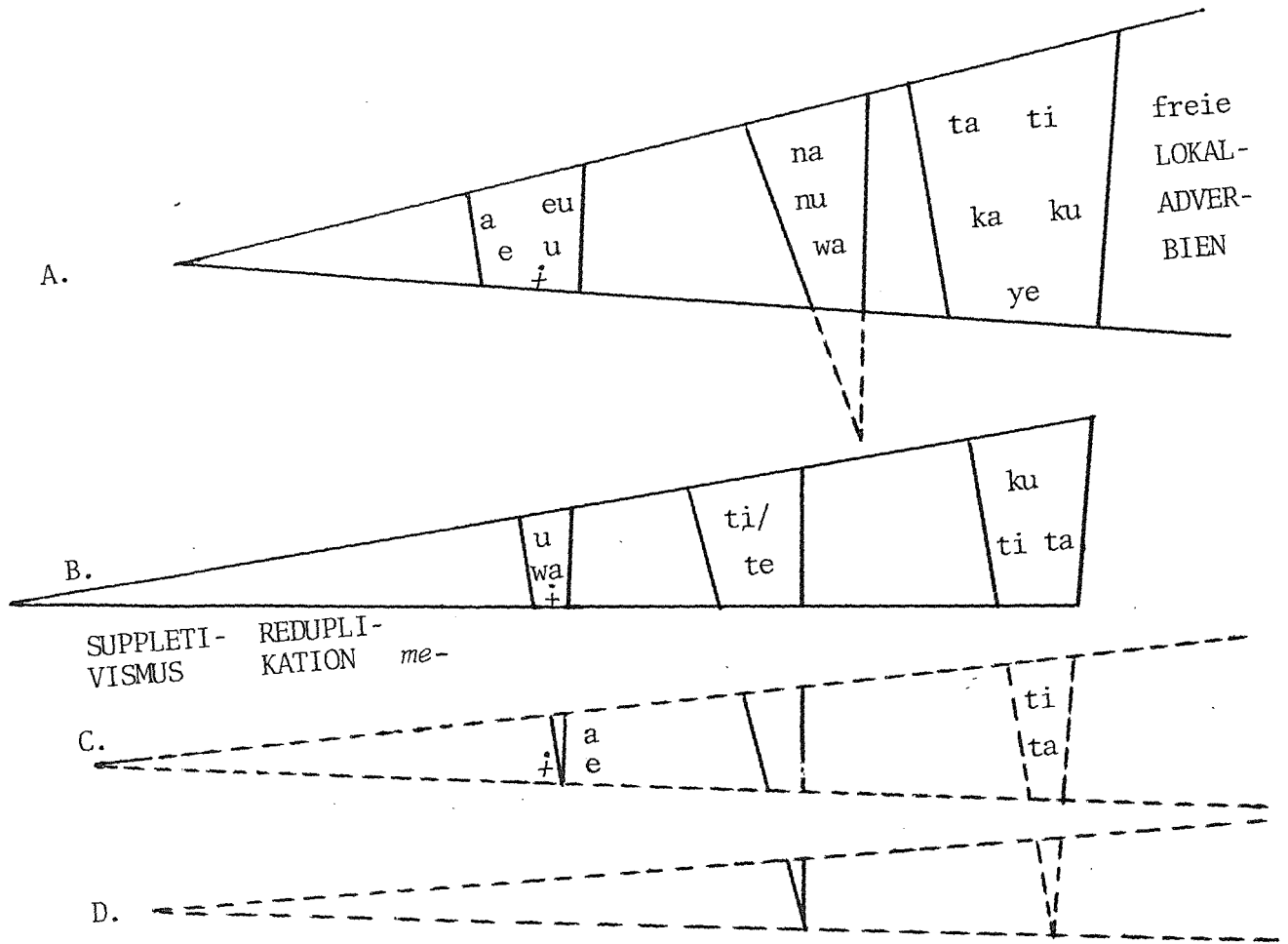
(11) *Tepítékurràta* 'Wir unterhalten uns'

(12) *Preíme írrátsika nepútírrà* 'Ich erzählte eine Geschichte mehrmals'

(13) *Polítiko pítíutarrà* 'Der Politiker hielt eine Rede'

Das erste repräsentiert die neutralste Form, die Idee einer sich in der Zeit hinziehenden, eine Vielfalt von Themen oder Mitteilungsakten andeutenden Unterhaltung auszudrücken: *ku* verstärkt oder unterstreicht einfach den lexikalischen Inhalt von *rrata*. Im zweiten gibt *ti* eine Wiederholung von Handlungen (Dispersion in der Zeit) zu verstehen, während *ta* in (13) den Begriff einer abgeschlossenen Redeeinheit ausdrückt.

SCHEMA II: Funktionale Ketten und Paradigmenhierarchien.



- A. LOKALISATION
- B. INDIVIDUATION
- C. MODALITÄTEN
- D. ASPEKT

4. ASPEKT. In den vorangehenden Beispielen kündigt sich eine aspektuelle Opposition an, sie hat sich jedoch noch nicht ganz herauskristallisiert (s. Iturrioz et al. 1986 II, 4)
5. INNERES OBJEKT. Die globale Quantifikation der Handlung kann unter dem Gesichtspunkt des resultierenden Objekts erfolgen. *Ti* kann dieselbe Funktion erfüllen wie etwa *viele Kämpfe* in *er kämpfte viele Kämpfe*.

(14) *Ti+karik+ nep+tiutiheini* 'Gestern träumte ich viele Träume'

6. Wenn das AFFIZIERTE OBJEKT ausdrücklich erwähnt wird, hat die Alternanz *ta/ti* oft den Anschein eines Kongruenzphänomens:

(15) *Wákana neputákuai* 'Ich verzehrte ein Huhn'

(16) *Wakanári nepuwarutikuaì* 'Ich verzehrte Hühner'

Bei Nomina, deren unmarkierte Form Transnumeral ist, drücken *ti* und *ta* selbständig die Opposition EINZAHL/VIELZAHL aus; in diesem Falle kann streng genommen noch nicht von Kongruenz die Rede sein:

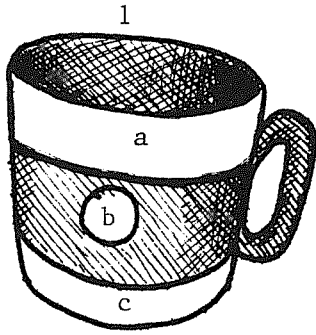
(17) *Kalléta neputákuai* 'Ich ass einen Keks'

(18) *Kalléta neputiakuai* 'Ich ass Kekse'

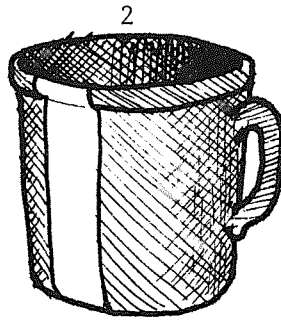
Die Kongruenz stellt sich im Falle von *ti/ta* als eine marginale Eigenschaft heraus, die in der funktionalen Kette der INDIVIDUATION graduell nach links zunimmt:

PRONOMINAL-AFFIXE für SUBJEKT	PRONOMINAL-AFFIXE für OBJEKT	POSTPERSONAL-AFFIXE	VORSTAMM-AFFIXE	REDUPLICATION	SUPPLETIVISMUS
4	3	2	1	5	6
<i>me</i>	<i>wa</i>	<i>ti/te</i>	<i>ti/ta</i>		

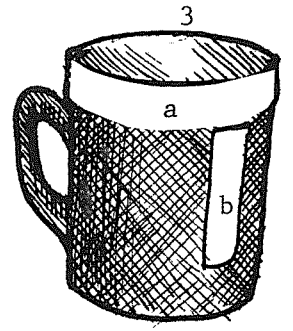
Diese sechs Positionen der Verbmorphologie sind an der INDIVIDUATION beteiligt (Einzelheiten in den schon erwähnten Arbeiten). Es muss noch untersucht werden, ob Überschneidungen mit anderen Operationen an anderen Stellen der jeweiligen Skalen vorkommen (möglicherweise ist *u* ein solches polyfunktionales Element, das sowohl in LOKALISATION als auch in INDIVIDUATION, und zwar als Pronominalaffix für Objekt, eine Funktion erfüllt), bevor wir weitere Hypothesen im Hinblick auf die Beziehungen zwischen Operationen aufstellen können. Die Prinzipien, die die Zuschreibung von Morphemen zu den verschiedenen Operationen steuern, müssen auch noch herausgearbeitet werden. Davon hängt die Möglichkeit ab, die Ambiguität von Morphemen in aktuellen Ketten zu bestimmen. *Anu* und *ana* blockieren z.B. jede individuelle Interpretation für *ti/ta*.



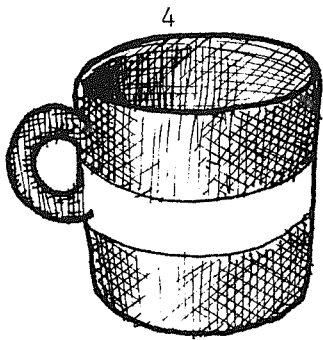
- a) panúturrà
- b) paturrà
- c) panáturrà



- pukáturrà / peukáturrà /
- peutíturrà



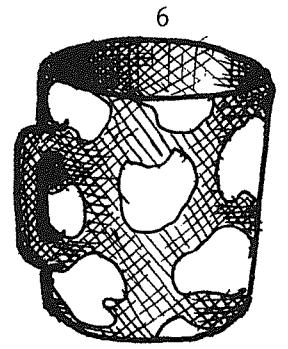
- a) patáturrà
- b) pakáturrà



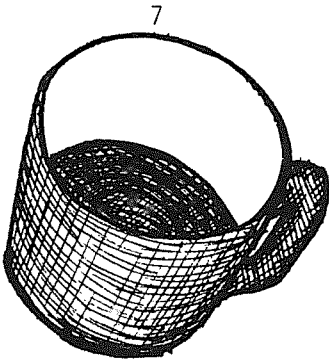
panúkuturrà



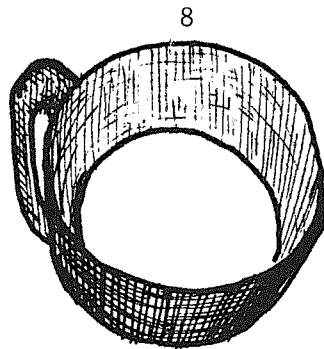
peukúturrà



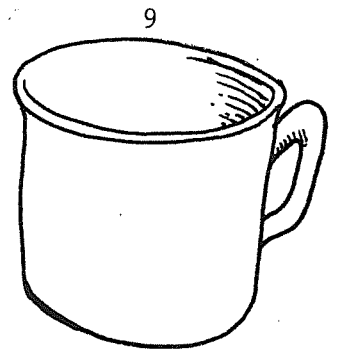
peukutúrra



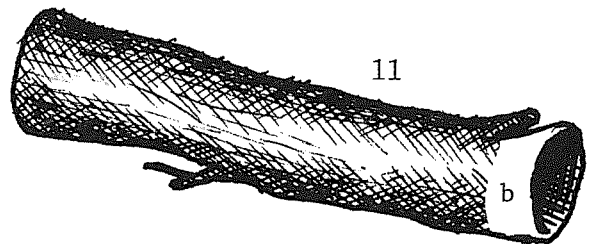
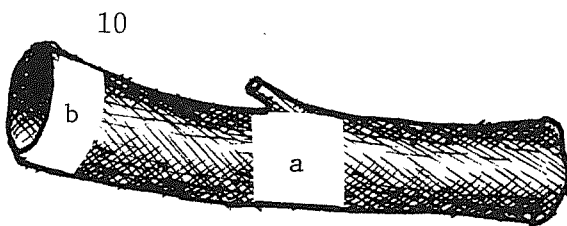
puwákuturrà



puwátiturrà

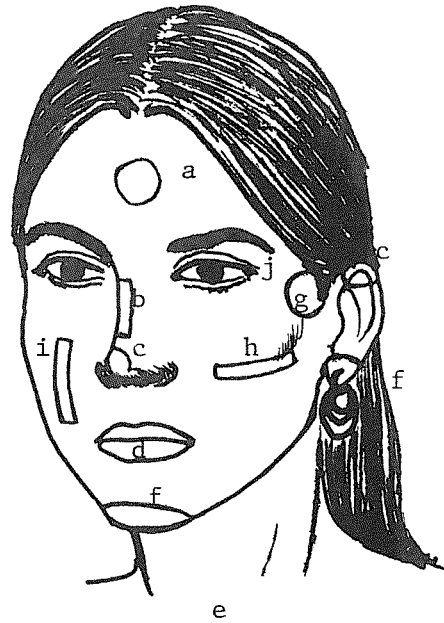


píturrà



- a) pakáturrà
- b) panúturrà

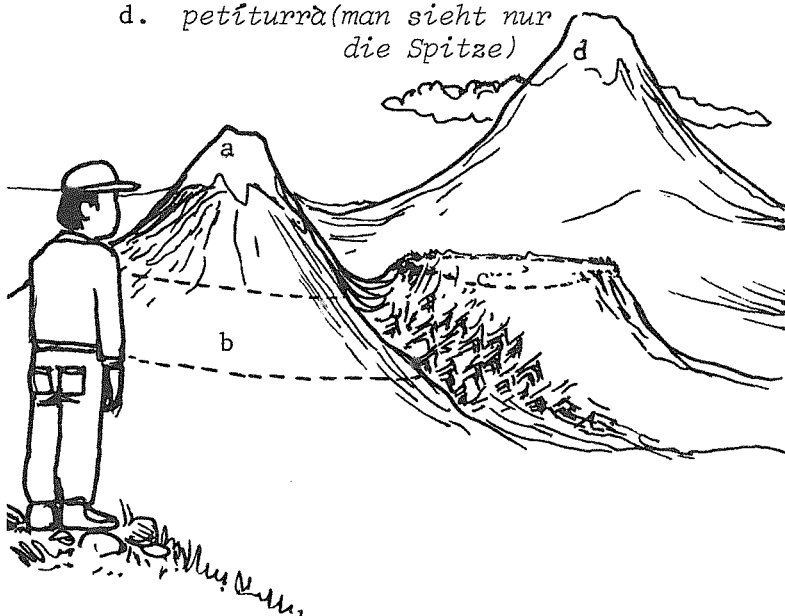
- a. *paturrà*
- b. *pakáturrà*
- c. *panúturrà*
- d. *patáturrà*
- e. *patíturrà*
- f. *panúyeturrà*
- g. *puwácuturrà*
- h. (yu'aúritsiè) *panúcuturrà*
panácuturrà
- i. (yu'aúritsiè) *panúkaturrà*
panákaturrà
panútiturrà
peutíturrà



12

13

- a. *panúturrà*
- b. *pakáturrà*
- c. *pácuturrà*
- d. *petíturrà* (man sieht nur die Spitze)



14

panúkanerrìme



15

panákanerrìme

- d. *panúturrà* (man sieht dabei den ganzen Berg).



FUSSNOTEN

- 1 Gleich anderen utoaztekischen Sprachen wie etwa Cora, Cahuilla usw.
- 2 Früher Deskriptivität genannt, s. Seiler 1975, Walter 1975, 1976, Iturrioz/Leal 1986: 12-23, 80-98. Huichol hat eine starke Neigung zur Bildung von komplexen Termen; man muss jedoch dabei beachten, dass die Zunahme an Deskriptivität mit einer zunehmenden verbalen Struktur einhergeht, d.h. auf Kosten einer immer grösseren Einbettung in das Programm der Partizipation erkauft wird. Wir wollen hier nicht näher darauf eingehen; den interessierten Leser verweisen wir auf Iturrioz et al. 1986 ("INDIVIDUATION im Huichol II", Abschnitte A, B, C). Eine umfassende Untersuchung der Termbildungstechniken im Huichol ist zur Zeit in Gang.
- 3 Es sind insgesamt neun Positionen; damit ist aber nicht gesagt, dass dies die einzige oder primäre Funktion der entsprechenden Affixe sei; s. Iturrioz et al., "INDIVIDUATION im Huichol II", "INDIVIDUATION im Huichol III".
- 4 S. Iturrioz et al. 1986II: C.
- 5 Andere Aspekte, die wir hier nicht behandeln können, haben mit der (metasprachlichen) Bedeutung der grammatischen Morpheme, mit der formalen Abstraktion sowie mit den Beschreibungsebenen zu tun, s. insbes. Iturrioz 1986.
- 6 Die deskriptive Adäquatheit dieses Schemas steht hier nicht zur Diskussion; wir betrachten lediglich Aspekte, die für die uns beschäftigenden theoretischen Fragen von unmittelbarer Relevanz sind. Tiefgreifende Änderungen des Schemas werden wir an anderer Stelle vornehmen.
- 7 Die Zugehörigkeit zumselben Paradigma impliziert Teilnahme an derselben Bedeutungskategorie.
- 8 Ähnlich wie dt. *sich stellen* (von Fragen, Problemen usw. gesagt) und *stellen* als zwei verschiedene Verben betrachtet werden können; span. *plantearse* - *plantear*, *venderse* - *vender*.
- 9 Weiter unten werden diese Fakten ausführlicher behandelt und mit Beispielen belegt.
- 10 Näheres zu diesen Prinzipien in Seiler 1986, Iturrioz et al 1986I, insbes. 4.1.1.
- 11 S. unten zur Beziehung zwischen TI/TE und der Position des primären direkten Objekts.
- 12 S. unten Kommentare zu den drei Positionen, die mit der Rolle des direkten Objekts zu tun haben.
- 13 S. unten Kommentare zu den Funktionen von *i* und *u'* (i_{B4} und u_{L4} im Schema von Grimes).
- 14 Der Beitrag, den sie für die jeweilige Operation leisten, hängt von der Position, d.h. vom Grammatikalitätsgrad und letzten Endes von der relativen Proportion an Pragmatizität ab.

- 15 Wir verwenden nur vorübergehend die Grimesschen Referenzzahlen, um das notwendige Verständnis zu erleichtern. Dies bedeutet aber keineswegs, dass wir die Klassifikation von Grimes akzeptieren.
- 16 Da wir uns von nun an auf diese drei Positionen beschränken, werden wir mit den Zahlen 1, 2 und 3 auf sie bezug nehmen, wobei die Zahlen weiterhin die relative Distanz von der Wurzel angeben.
- 17 Häufig realisiert durch den neutralen Vokal $\dot{\bar{i}}$, wenn das folgende Morphem mit Nicht-Vokal anfängt; er fällt in der Regel bei schnellem Tempo weg.
- 18 Der Begriff 'unten/Tiefe/Grund' ist eine der möglichen Lesarten von TI.

LITERATUR

- GRIMES, J.E. 1964 Huichol Syntax. The Hague: Mouton.
- ITURRIOZ, J.L. 1986 "Semiotic Levels. On the Metalinguistic Nature of Grammatical Meaning". Función I/1:119-144.
- ITURRIOZ, J.L./F. LEAL 1986 Algunas Consecuencias Filosóficas de UNITYP. Universidad de Guadalajara, Jal., México.
- ITURRIOZ, J.L./P. GOMEZ et al. 1986 "INDIVIDUACION en Huichol I: Morfología y Semántica de las Clases Nominales". Función I/2:309-354.
- ITURRIOZ, J.L./P.GOMEZ et al. 1986a "INDIVIDUACION en Huichol II: Aspectos Morfológicos y Sintácticos de las Clases Nominales". Función I/3
- SEILER, H. 1975 "Die Prinzipien der deskriptiven und etikettierenden Benennung". En Seiler ed. 1975 Linguistic Workshop III, München, Fink. S. 2-57.
- SEILER, H. 1986 Apprehension. Language, Object, and Order. Part III: The Universal Dimension of Apprehension. Tübingen: Gunter Narr.
- WALTER, H. 1975 "Etikettierende und deskriptive Benennung in Prä- und Postpositionalsystemen". Köln: IfS ap 26:54-76.
- WALTER, H. 1976 "Das Problem der Deskriptivität am Beispiel deutscher Verbalderivation". Köln: IfS. akup 26.

In der Reihe akup erscheinen die Arbeiten des Kölner Universalienprojekts (DFG-Projekt, Leitung Prof. Dr. Hansjakob Seiler). Die Nummern 1-15 sind erschienen als Linguistic Workshop (LW I, II, III), München: Fink, 1973-1975.

* = vergriffen

1. SEILER, H. 1973. "Das Universalienkonzept". LW I:6-19.
2. LEHMANN, Ch. 1973. "Wortstellung in Fragesätzen". LW I:20-53.
3. IBANÉZ, R. 1973. "Programmatische Skizze: Intonation und Frage". LW I:54-61.
4. BRETTSCHEIDER, G. 1973. "'Sexus' im Baskischen: Die sprachliche Umsetzung einer kognitiven Kategorie". LW I:62-72.
5. STEPHANY, U. 1973. "Zur Rolle der Wiederholung in der sprachlichen Kommunikation zwischen Kind und Erwachsenen". LW I:73-98.
6. SEILER, H. 1974. "The Principle of Concomitance: Instrumental, Comitative and Collective (with special reference to German)". LW II:2-55.
7. SEILER, H. 1974. "The Principle of Concomitance in Uto-Aztecan". LW II:56-68.
8. LEHMANN, Ch. 1974. "Prinzipien für 'Universal 14'". LW II:69-97.
9. LEHMANN, Ch. 1974. "Isomorphismus im sprachlichen Zeichen". LW II:98-123.
10. SEILER, H. 1975. "Die Prinzipien der deskriptiven und der etikettierenden Benennung". LW III:2-57.
11. VAN DEN BOOM, H. 1975. "Zum Verhältnis von Logik und Grammatik am Beispiel des neuinterpretierten λ -Operators". LW III:58-92.
12. UNTERMANN, J. 1975. "Etymologie und Wortgeschichte". LW III:93-116.
13. LEHMANN, Ch. 1975. "Strategien für Relativsätze". LW III:117-156.
14. ULTAN, R. 1975. "Infixes and their origins". LW III:157-205.
15. STEPHANY, U. 1975. "Linguistic and extralinguistic factors in the interpretation of children's early utterances". LW III:206-233.
- * 16. ULTAN, R. 1975. "Descriptivity grading of body-part terms".
- * 17. LEHMANN, Ch. 1975. "Determination, Bezugsnomen und Pronomen im Relativsatz".
- * 18. SEILER, H. 1975. "Language Universals and Interlinguistic Variation".
- * 19. HOLENSTEIN, E. 1975. "Semiotische Philosophie?".
20. SEILER, H. 1976. "Introductory Notes to a Grammar of Cahuilla".
21. ULTAN, R. 1976. "Descriptivity in the Domain of Body-Part Terms".

22. VAN DEN BOOM, H. 1976. "Bedeutungsexplikation und materiale Implikation".
- * 23. SEILER, H. 1977a. "The Cologne Project on Language Universals: Questions, Objectives, and Prospects".
SEILER, H. 1977b. "Determination: A Functional Dimension for Interlanguage Comparison".
24. MOSHINSKY, J. 1976. "Measuring Nominal Descriptivity".
- * 25. SEILER, H. (ed.) 1976. "Materials for the DFG International Research Conference on Language Universals".
26. WALTER, H. 1976. "Das Problem der Deskriptivität am Beispiel deutscher Verbalderivation".
27. SEILER, H. 1977. "Two Systems of Cahuilla Kinship Expressions: Labelling and Descriptive".
28. HOLENSTEIN, E. 1977. "Motive der Universalienforschung".
29. VIRKKUNEN, P. 1977. "Zum Ausdruck der notivischen Bestimmtheit im Finnischen. (Mit einer Schlußbemerkung zum typologischen Vergleich des Französischen und des Finnischen von Wolfgang Raible)".
30. KÖLVER, U. 1977. "Nominalization and Lexicalization in Modern Newari".
31. VAN DEN BOOM, H. 1978. "Paradigmenwechsel als Notationswechsel: Saussure - Chomsky".
- * 32. HOLENSTEIN, E. 1978. "Von der Hintergebarkeit der Sprache (und der Erlanger Schule)".
33. RAMAT, P. 1978. "Y-a-t-il une typologie profonde? (Quelques considérations théoriques (et pratiques))".
34. KÖLVER, U. 1978. "Syntaktische Untersuchung von Numeralklassifikatoren im Zentralthai".
35. HOLENSTEIN, E. 1979. "Zur Begrifflichkeit der Universalienforschung in Linguistik und Anthropologie".
- * 36. LEHMANN, Ch. 1979. "Der Relativsatz. Typologie seiner Strukturen. Theorie seiner Funktionen. Compendium seiner Grammatik". (= LUS, Bd. 3, Tübingen: Narr, 1984).
37. SERZISKO, F. 1980. "Sprachen mit Zahlklassifikatoren: Analyse und Vergleich".
38. BARRON, R. 1980. "Das Phänomen klassifikatorischer Verben in nordamerikanischen Indianersprachen: Ein typologischer Versuch".
39. SEILER, H. 1980. "Two Types of Cahuilla Kinship Expressions: Inherent and Establishing".
- * 40. STACHOWIAK, F.-J. 1981. "Zum funktional-operationalen Ansatz in der sprachlichen Universalienforschung aus psycholinguistischer Sicht".
LEHMANN, Ch. 1981. "On some current views of the language universal".

SERZISKO, F. 1981. "Gender, noun class and numeral classification: a scale of classificatory techniques".

41. CLASEN, B. 1981. "Inhärenz und Etablierung".
- * 42. SEILER, H. 1981. "POSSESSION as an Operational Dimension of Language" (= LUS, Bd. 2, Tübingen: Narr, 1983).
- * 43. SEILER, H. 1982. "Possessivity, Subject and Object".
- * 44. MOSEL, U. 1982. "Possessive constructions in Tolai".
- * 45. LEHMANN, Ch. 1982. "Rektion und syntaktische Relationen".
- * 46. LEHMANN, Ch. 1982. "Twenty-four questions on linguistic typology and a collection of answers".
- * 47. HEINE, B. & REH, M. 1982. "Patterns of grammaticalization in African languages".
- * 48. LEHMANN, Ch. 1982. "Thoughts on Grammaticalization. A programmatic sketch. Vol.I".
- * 49. KÖLVER, U. 1983. "Indonesische Verbalpräfixe. Ein Beitrag zur Dimension INHÄRENZ und ETABLIERUNG".
- * 50. MOSEL, U. 1983. "Adnominal and Predicative Possessive Constructions in Melanesian Languages".
- * 51. OSTROWSKI, M. 1983. "Zur Nomen-Verb-Relationierung im Wogulischen, Jurakischen und Jukagirischen".
52. VAN DEN BOOM, H. 1983. "Zum Verhältnis von Logik und Linguistik in Bezug auf UNITYP-Grundsätze".
53. UNITYP-FORSCHERGRUPPE. 1983. "Beiträge zum Problembereich Skalen und Kontinua".
54. HEGER, K. 1983. "Akkusativische, ergativische und aktivische Bezeichnung von Aktantenfunktionen".
55. OSTROWSKI, M. 1984. "Zur Lokalisation im Wogulischen, Jurakischen und Jukagirischen".
56. KÖLVER, U. 1984. "Local Prepositions and serial verb constructions in Thai".
- * 57. SERZISKO, F. 1984. "ORIENTIERUNG".
58. MOSEL, U. 1984. "Towards a typology of valency".
DROSSARD, W. 1984. "Abstufungen der Transitivität im Tagalog. Ein Beitrag zu den Techniken Valenz und Orientierung".
MOSEL, U. 1984. "Abstufungen der Transitivität im Palauischen".
- * 59. BRETTSCHEIDER, G. 1984. "PARTIZIPATION verknüpft mit NEKTION".
HEINE, B. & REH, M. 1984. "On the Use of the Nominal Strategy for Coding Complex Complements in Some African Languages".
60. DROSSARD, W. 1984. "KAUSATIVIERUNG und TRANSITIVIERUNG im Tagalog".
MATSUBARA, T. 1984. "Das Problem der KAUSATIVIERUNG am Beispiel ja-

panischer Kausationsausdrücke".

SAMUELSDORFF, P.-O. 1984. "Das Kausativmorphem im Suaheli".

61. MOSEL, U. 1985. "Ergativity in Samoan".
62. HIMMELMANN, N. 1986. "Morphosyntactic predication. A functional-operational approach".
63. DROSSARD, W. 1986. "KASUSMARKIERUNG und die Zentralität von Partizipanten".
KÖLVER, U. 1986. "Transitive Konstruktionen und Verbdiathese im Indonesischen".
64. DROSSARD, W. 1986. "Verbklassen".
LEHMANN, Ch. 1986. "Relationality and the grammatical operation".
- * 65. SEILER, H. 1987. "Language Typology in the UNITYP model".
66. PREMPER, W. 1987. "Kausativierung im Arabischen".
67. BROSCART, J. 1987. "Noun, Verb, and Predication".
68. DROSSARD, W. 1987. "Transitivität (vs. TRANSITIVIERUNG) und Intransitivität (vs. INTRANSITIVIERUNG) unter typologischem Aspekt".